

LIVRES

CAHIER
D

Lettres québécoises Page D 3
Le feuilleton Page D 5
Grille télé du week-end Page D 8



Mann Ray Page D 11
Formes Page D 12

LIVRES D'ART

Femmes de pierre

Pour ces immuables femmes-sculptures du Nouveau-Québec et du Labrador, la fête des Mères dure toute l'année

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Elle n'est ni jolie, ni voluptueuse, ni frivole. Souvent mère, généralement travailleuse, en action, vêtue aujourd'hui comme hier du même «amauti», ce beau grand vêtement brodé qui l'enveloppe tout entière avec le capuchon derrière pour l'enfant. Elle, c'est la femme inuit telle que la recréent les sculptures du Nouveau-Québec.

Au fil des décennies, c'est que la dame ne change guère, immuable dans sa roche noire, traditionnelle à jamais, comme si le Sud et sa civilisation envahissante n'avaient apporté ni leurs motoneiges, ni leur sédentarité, ni leurs robes, ni leur civilisation de loisir à Povungnituk, à Salluit ou ailleurs. Dans la vraie vie, pourtant, eh bien, le Grand Nord est au XX^e siècle comme le reste de la planète, un peu plus glacé, un peu plus isolé, et parfois déchiré par l'acculturation et la violence familiale. Qu'importe?

Certaines formes d'art témoignent de l'immuable, du classique, passant résolument au-dessus des modes, des mirages de la modernité.

Un voyage immobile

Signé Céline Saucier, *Le Refus de l'oubli*, beau livre truffé de photos d'œuvres d'art nordiques, se veut un regard sur la femme inuit au moyen de ces sculptures de stéatite, des années 50 à aujourd'hui, à travers un art qui perpétue la mémoire, les legs anciens, bien davantage que la réalité mouvante. «Dans un monde traversé par les bouleversements de tous ordres, ce livre vous convie, en un voyage immobile, à retrouver le goût de l'authentique et, par-delà, celui de la découverte», précise l'auteur en avant-propos.

Que ces populations semi-nomades de jadis aient au cours des années 50, dans un processus de sédentarisation, opté pour la production commerciale de leurs œuvres ne signifie pas nécessairement que leurs sculptures aient perdu de l'intérêt. Du moins, c'est ce que Céline Saucier explique et prouve. À côté des productions en série qui égarent, à la répétition, leur force d'évocation, d'autres pièces exécutées par les meilleurs artistes de ces communautés conservent toute leur valeur d'objet-sculpture.

Mais la femme là-dedans?, me demanderez-vous. Seulement 10 % des sculptures inuits la représente, tantôt seule, tantôt avec un enfant, jouant son rôle de mère, parfois avec des adultes. Pudeur? Respect? Conformisme? Le sculpteur camoufle le corps de la femme, nie son caractère charnel, quand pourtant les chants traditionnels glorifient son anatomie. En sculpture, point d'érotisme, même dans les scènes d'allaitement. Masses et volumes arrondis, âge indéterminé, la femme est en marche, en action, en fonction, perpétuant les activités ancestrales, ménageant souvent, traitant des peaux, confectionnant les vêtements, portant sur son dos le petit dernier.

VOIR PAGE D 2: FEMMES



ILLUSTRATION DE DORIS BARRETTE, EN COUVERTURE DE LES CAHIERS D'ANNETTE

Michel Tournier, Marguerite Yourcenar, J. M. G. Le Clézio l'ont fait. Les très différents Christian Bobin et Stephen King ne s'en sont pas privés non plus. Plus près de nous, François Gravel, Mordecai Richler, Jacques Godbout et Yves Beauchemin se sont aussi adonnés au genre. À vrai dire, de plus en plus de romanciers pour adultes frappent aux portes des maisons d'édition jeunesse. Et si c'était fini l'époque où on considérait qu'écrire pour les enfants, c'est faire de la sous-littérature?

CAROLE TREMBLAY

Élise Turcotte et François Barcelo viennent d'entrer dans la catégorie sans cesse grandissante des auteurs «bilingues», c'est-à-dire ceux qui écrivent aussi bien pour les adultes que pour les enfants. Un groupe sélect où l'on retrouve, entre autres, les romanciers Yves Beauchemin, Jacques Savoie, Jacques Godbout, François Gravel, Chrystine Brouillet et les dramaturges Anne Legault, Carole Fréchette et Maryse Pelletier. Seulement aux éditions de La Courte Echelle, une bonne quinzaine d'écrivains se livrent aux deux publics. Mais qu'est-ce qui pousse de plus en plus d'auteurs dits pour adultes à écrire pour les enfants?

VOIR PAGE D 2: ENFANTS

Jeux d'enfants

«Une bonne grande récréation qui nous distrait des travaux de plus longue haleine.»

— François Barcelo

Quand les auteurs pour les grands se mettent à écrire pour les petits

Fernand Ouellette

François Hébert

Evelyn Lau

Mary Victoria Wilson

Marie-Andrée Lamontagne

Michel D'Aubion

Alain Roy

Gilles Cyr

Mélanie Vincelette

Marc Chevrier

Nadine Ribault

LIBERTÉ 236

avril 1998

174 pages 6\$

En vente partout où on aime les livres

LIVRES

ENFANTS

«Écrire pour les enfants, c'est simplement écrire»

— Yves Beauchemin

FEMMES

SUITE DE LA PAGE D 1

Certaines pièces reproduites ici sont vraiment superbes, telle la tragique *Femme aux deux enfants* de Noah Echaalook, intense et effrayée, protégeant les siens contre on ne sait quel danger, ou l'humble et douce *Femme agenouillée*, qu'un artiste inconnu de Salluit a gravé dans la pierre au milieu des années 50. On admire entre autres le très moderne et fluide *Femme démontant la tente avec deux enfants* de Mattiussi Iyatak, tout en courbes. Ici et là, tranchant avec le caractère immuable de l'ensemble de la production sur pierre, quelques sculptures étranges, comme la *Femme à la cigarette montrant une carte de bingo* ou cette *Femme en maillot de bain* qui exhibe ses charmes en bikini, naissent du ciseau d'un artiste. Elles demeurent objets d'exception, curiosités. Elles sont balayées par la vague traditionnelle, bien plus puissante que ces rares incursions dans un monde étranger.

«La sculpture de la femme ne pose pas la question de la féminité, car "l'amauti" constitue de fait sa spécificité, son symbole et sa marque de référence lui conférant une valeur médiatique», conclura l'auteure, précisant que cette image féminine suit résumé la volonté d'une collectivité tout entière: celle du refus de l'oubli.

LE REFUS DE L'OUBLI

Céline Saucier, L'Instant même, Québec, 1998, 189 pages



LOUISE LEBLANC
Femme à la cigarette montrant une carte de bingo, 1989, de Lizzie Kumangu Sivuraapik

SUITE DE LA PAGE D 1

«J'y suis venu pour des raisons tout à fait circonstanciées», répond Yves Beauchemin, un des auteurs les plus lus au Québec. Je venais de terminer Juliette Pomerleau, et mon fils cadet, Renaud, qui avait dix ans à l'époque, était scandalisé par la longueur du livre. Le petit Beauchemin a donc demandé à son auteur de père d'écrire quelque chose à sa mesure. Et tant qu'à passer une commande, aussi bien en détailler les exigences. Renaud voulait figurer dans le roman avec son copain Guillaume et sa chienne Pantoufle. C'est ainsi qu'est né *Histoires à faire japper*, paru aux éditions Québec Amérique en 1991.

Le suivant a aussi été dicté par des circonstances particulières. Le premier de la série Antoine et Alfred a été écrit pour le petit Nicolas Laperrière, un enfant de Chicoutimi, atteint de leucémie. «C'était une façon pour moi de lui apporter un peu de réconfort moral pendant sa chimiothérapie.» A coups de trois pages par jour, l'auteur a accompagné l'enfant dans sa guérison. «C'est aujourd'hui un adolescent qui s'intéresse aux filles.»

«Écrire pour les enfants, c'est simplement écrire, juge le maître du Matou. Il n'y a pas de ton particulier qu'on doit adopter. Je pense que les enfants, comme les adultes, veulent un texte clair, un texte spontané, sincère, avec un intérêt soutenu, original autant que possible, avec de l'humour si on en a. Les seules différences que je vois entre la littérature pour adultes et la littérature pour enfants, c'est la dimension du livre. Ce serait imprudent d'écrire un livre de 800 pages pour un enfant de dix ans.»

Pour quatre petites filles

La fibre d'écrivain pour la jeunesse de François Barcelo a aussi été titillée par sa descendance. Depuis deux ou trois ans, l'envie d'écrire pour ses quatre petites-filles le travaillait, mais c'est l'encouragement de François Gravel, un autre auteur «bilingue» adultes-enfants qui l'a finalement décidé. *Premier Boulot pour Momo de Siro* paraît ces jours-ci chez Québec Amérique.

«Je ne sais pas si c'est différent d'écri-

Jeux d'enfants

re pour les enfants, commente François Barcelo. Pour moi, c'est un petit peu le même mécanisme. Une histoire que j'amorce sans savoir comment je vais la terminer. Alors, je continue à l'écrire jusqu'à ce que je me dise, tiens, il serait temps que ça se termine. Un peu comme j'écris les romans d'adultes.»

La poétesse, romancière et nouvelle recrue Elise Turcotte a pour sa part été repêchée par Hélène Derome, de La Courte Echelle. *Les Cahiers d'Annette* sont tout chauds sortis des presses. Comme bien d'autres, l'idée lui trottait dans la tête depuis un bon moment. «En fait, j'y pense depuis que j'ai écrit mon premier roman *Le Bruit des choses vivantes*. Mais, ça n'a pris beaucoup de temps à me décider. J'ai commencé, j'ai arrêté, je suis revenue à ça.» Comme ses deux collègues, Elise Turcotte a abordé le travail d'écrivain comme une grande. «J'ai essayé de travailler de la même façon, avec la même rigueur, la même volonté d'aller au cœur des choses. J'y ai mis la même ardeur que dans mes livres pour adultes.»

Tout le monde s'entend donc: écrire, c'est écrire. Mais il y a bien quand même quelques petites différences... «Il faut qu'au moins un des personnages principaux soit un enfant, note Yves Beauchemin. Et c'est sûr qu'il faut éviter les phrases de 27 lignes, de même que le vocabulaire d'amateur de mots croisés. Par contre, je ne fais pas d'effort spécial pour faire de petites phrases courtes et je ne limite pas mon vocabulaire. Il y a des dictionnaires, et il y a des parents pour répondre aux questions, et puis, il y a surtout le contexte qui, les trois quarts du temps, donne le sens du mot lorsque l'enfant ne le connaît pas avec précision.»

Une écriture simple

Même son de cloche chez Elise Turcotte. Les personnages sont plus jeunes, les situations aussi,

mais la langue est la même. «Mon écriture est déjà simple, très épurée» fait remarquer l'écrivaine. «Évidemment, c'est plus court et un peu plus simple, dit pour sa part François Barcelo. Mais si on comparait les phrases de mes romans pour adultes à celles de mon roman pour enfants, je pense qu'on ne verrait pas une grande différence.»

Sans avoir de volonté pédagogique, les auteurs avouent accorder une importance particulière à la qualité de la langue. «Il y a une sorte de motivation morale plus grande encore que lorsque j'écris pour adultes, admet François Barcelo, comme si j'avais le souci d'utiliser une langue que j'aimerais que mes petites-filles utilisent.»

Et sur le plan des thèmes, ne se sentent-ils pas un peu restreints? Pas du tout. «Je ne fais pas une différence marquée entre un adulte et un enfant, répond Yves Beauchemin, parce que pour moi, un enfant, c'est un adulte avec moins d'expérience. Ce n'est pas une phase de la vie humaine qui est complètement coupée de celle qui va suivre. Je pense que les données de base de la vie, l'amour, le plaisir, la mort, la haine, on les a très tôt.»

«Il ne faut pas se censurer dans les thèmes, avance sans hésiter Elise Turcotte. Les enfants comprennent beaucoup plus de choses qu'on le pense et si on se censure, on s'empêche de dire des choses qu'ils pourraient comprendre à leur façon.»

Il semble bien en ce qui concerne la littérature jeunesse, l'essayer, c'est l'adopter. Depuis qu'il a mis la main dans l'engrenage pour faire plaisir à son fils, Yves Beauchemin a déjà signé quatre romans jeunesse sans que son éditeur ait eu à lui tordre un bras. François Barcelo avoue aussi y avoir pris goût. «C'est comme une bonne grande récréation qui nous distrait des travaux de plus longue haleine.» Elise Turcotte ne compte pas non plus s'arrêter là. La suite des *Cahiers d'Annette* est à l'étape du peaufinage et devrait paraître en janvier. «Oh! oui, je vais en faire d'autres!», lance-t-elle, enthousiaste. «J'ai eu trop de plaisir à faire ça. Je vais même en faire une série, parce que je n'ai pas fini avec mes personnages. C'est court, un roman jeunesse...»

Éternelle jeunesse

CAROLE TREMBLAY

On imagine que les éditeurs se pourléchent les babines quand ils reçoivent le manuscrit d'un auteur reconnu pour ses romans adultes. Ah! La grande visite qui va nous faire grimper la cote littéraire et le chiffre d'affaires... Mais la fiction ne correspond pas toujours à la réalité.

«Je vous mentirais en vous disant qu'on ne le lit pas plus rapidement, avoue d'entrée de jeu Jocelyne Morissette, la directrice littéraire des Éditions Québec Amérique, mais sur le plan éditorial, ça ne change rien. On va le lire avec les mêmes critères, les mêmes balises, pour le public auquel il s'adresse. Au contraire, on a tendance à être plus sévère parce qu'on sait que les projecteurs vont être sur le roman.»

Hélène Derome, qui occupe le même poste, mais à La Courte Echelle, une maison qui abrite plus d'une dizaine d'auteurs écrivant pour les deux publics, répète exactement la même chose. «Quand on travaille avec un nouvel auteur, on prend un risque. Ça n'a pas tellement d'impact qu'il ait écrit pour les adultes parce que la réputation des auteurs adultes ne traverse pas la frontière des genres. Les jeunes ont leurs propres goûts et leurs propres auteurs-vedettes.»

Du point de vue de la critique, le fait que l'auteur ait déjà publié dans le grand monde n'est pas le gage d'une bonne réception. Pas plus que ça n'influence les ventes.

«Ce n'est pas pour ça qu'on va chercher un auteur adulte. On va le chercher parce qu'on considère que c'est un bon auteur, tout simplement», ajoute Mme Derome.

Même si tous s'entendent pour dire qu'écrire, c'est écrire, un bon auteur pour adultes ne fait pas nécessairement un bon auteur jeunesse. Les directrices littéraires reconnaissent toutes deux avoir déjà refusé des manuscrits d'auteurs chevronnés. «C'est une question de sensibilité, dit Hélène Derome. Même parmi les auteurs jeunesse, on trouve des distinctions. Certains de ceux qui écrivent pour les ados ne se voient pas écrire pour les tout-petits, et vice-versa.»

Les romanciers se prêtent volon-

tiers au travail éditorial. Ils n'arrivent pas dans le secteur jeunesse sur leurs grands chevaux, convaincus de leur savoir-faire et de leur talent. Hélène Derome, qui a travaillé avec plusieurs d'entre eux, assure qu'ils sont aussi angoussés, aussi inquiets quand ils écrivent pour leurs petits que pour leurs grands lecteurs.

Si la différence entre le travail d'écriture pour enfants et pour adultes est assez mince, les conditions de publication ne sont cependant pas les mêmes. Si on fait exception des très populaires Yves Beauchemin, Arlette Cousture ou Michel Tremblay, un roman pour adultes est tiré en moyenne à 1500 exemplaires. À partir de 1000, on considère que l'ouvrage se vend bien. Dans le monde du livre jeunesse, un ouvrage est rarement tiré à moins de 3000 exemplaires. Plus souvent, on commence à 5000, et à La Courte Echelle, on va facilement jusqu'à 10 000 exemplaires pour un premier tirage. De plus, l'espérance de vie d'un livre pour enfants est beaucoup plus longue.

Le public se renouvelle rapidement pour chacune des tranches d'âge et le concept de nouveauté littéraire ne joue pas du tout de la même façon. «Mais il faut d'abord avoir le goût d'écrire pour les jeunes, dit Mme Morissette, parce que quelqu'un qui le fait pour des raisons de tirage, des raisons économiques, se trompe en le faisant. De toute façon, la place médiatique est tellement restreinte qu'on ne peut pas la faire pour la gloire.» On le fait pour quoi, alors? «Pour le défi stimulant de raconter une histoire en 130 pages, suppose Mme Morissette, et aussi pour l'envie de toucher un plus vaste public et qu'éventuellement les lecteurs qui grandissent le suivent.» À La Courte Echelle, la plus grosse machine dans l'édition jeunesse au Québec, la question économique n'est pas totalement évacuée: «Ce qu'on essaie de faire avec un auteur, c'est de lui permettre d'avoir une œuvre la plus complète possible, de pouvoir vraiment se consacrer à l'écriture. Et plus tu écris dans différents genres, plus tu as des chances de pouvoir en vivre.»

Et si c'étaient les enfants qui faisaient vivre les grands?

Souris noire

En France aussi, les auteurs pour adultes se creusent une place de plus en plus grande dans l'édition jeunesse. Chaque saison littéraire voit apparaître de nouveaux noms connus sur la liste des écrivains pour enfants. Michel Tournier, J. M. G. Le Clézio et Marguerite Yourcenar ont chacun de leur côté adapté ou écrit des livres pour les jeunes. Alison Lurie, Daniel Pennac, Alexandre Jardin ne s'en sont pas privés non plus. Cette année, on a vu Pierrette Fleutiaux, la très sérieuse Catherine Clément, et même le très littéraire Christian Bobin se commettre dans le genre.

Mais là où le taux de fréquentation des auteurs pour adultes bat des records, c'est incontestablement dans le monde du polar pour enfants. Chez Syros, la jolie, quoique fort changeante petite collection «Souris noire» a pour principe même de commander ses mini-romans policiers aux maîtres du polar adulte. Son catalogue recoupe celui de la Série noire de Gallimard, du Masque ou du Poulpe lui-même, cette série de romans à bas prix. On peut y lire Didier Daeninckx, Marie et Joseph, Tonino Benacquista, Thierry Jonquet pour ne citer que ceux-là.

«On leur demande de faire des ouvrages dans le même genre, avec le même ancrage social et le même point de vue très fort sur le monde, mais bien sûr avec moins de sang, plus d'optimisme dans la fin, et pas de sexe, si possible», explique l'éditrice Françoise Mateu, un sourire en coin.

Les scribes du crime se plient volontiers au jeu du noir pâle, quoiqu'il soit plus difficile d'en trouver qui soient capables de s'adresser à la catégorie des plus jeunes, c'est-à-dire les 8-10 ans. «Ceux qui ne sont pas parents eux-mêmes n'ont pas toujours la notion de ce qui peut être dit et de ce qui peut être abordé par des enfants.»

Tous ne passent pas le test avec succès. «Si l'intrigue nous paraît judicieuse, on peut les faire retravailler. Mais si c'est trop dur, que l'intrigue est trop difficile, que la psychologie des personnages n'est pas adaptée ou encore que le ton est un peu trop cynique, on refuse.»

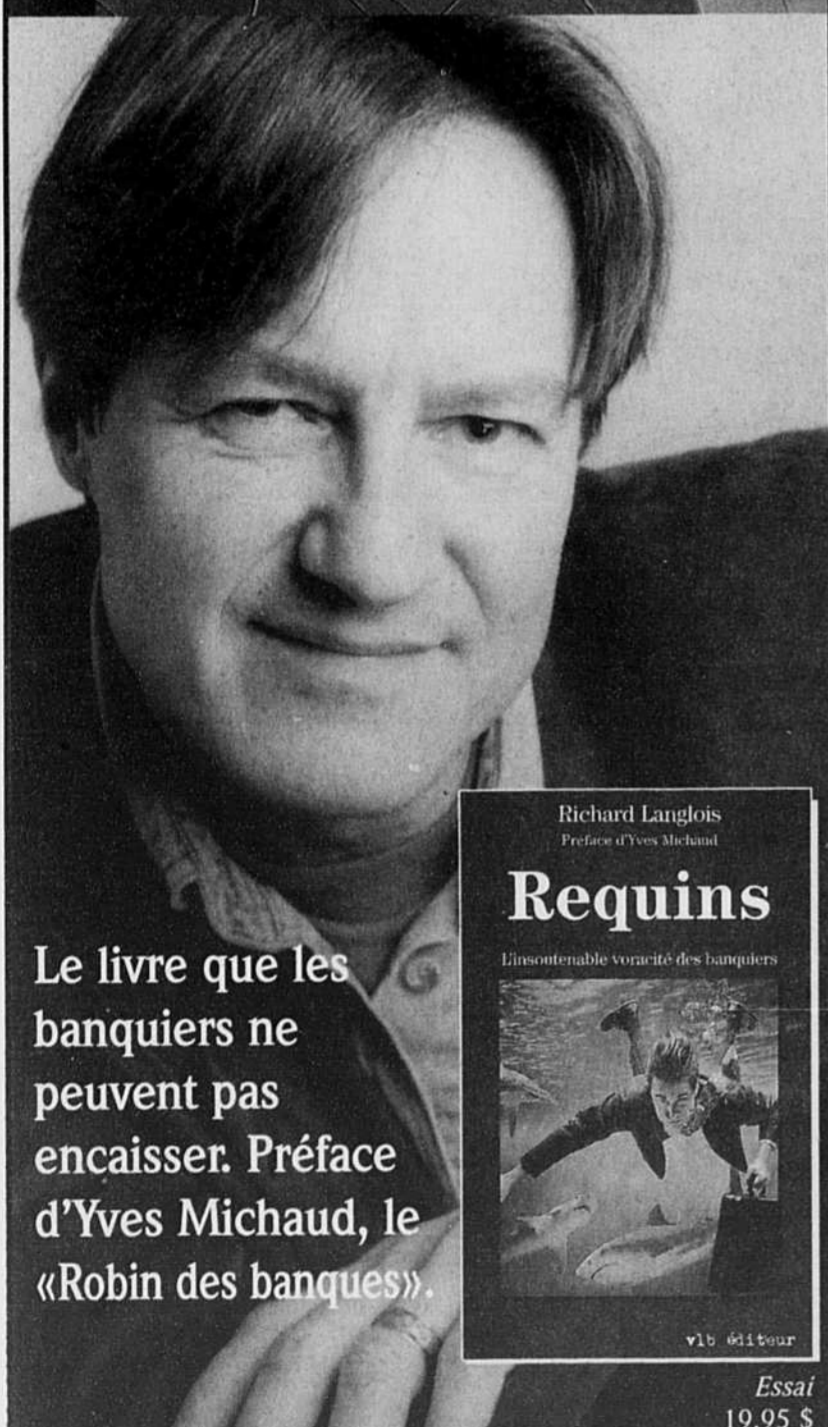
Normalement, on retrouve un personnage de l'âge du lecteur, à tout le moins un héros auquel il peut s'identifier. Par souci de vraisemblance, c'est rarement le personnage d'enfant qui mène l'enquête ou, s'il le fait, c'est avec la complicité d'un adulte. «La différence avec les autres collections, souligne Mme Mateu, c'est que nos histoires sont assez réalistes. On place souvent les héros dans des banlieues, des univers urbains et on essaie d'intégrer des thèmes sociaux à l'intrigue, comme c'est le cas dans le polar adulte. D'ailleurs, nos meilleurs titres sont ceux qui exposent des problèmes de société.»

La collection a évolué avec les différents directeurs de collection et la maquette a changé à l'avenant, c'est-à-dire quatre ou cinq fois au cours de ses onze années d'existence. On vient justement de la «relooker», comme on dit là-bas. «Les libraires et les bibliothécaires nous ont fait remarquer que la dernière maquette grise, qui était très élégante, ne plaisait pas vraiment aux enfants. L'enfant a besoin que l'illustration lui parle beaucoup, il a besoin d'information immédiate sur l'histoire qu'il va lire. Avec l'ancienne maquette, c'était davantage le principe de la collection que le contenu du livre qui était donné sur la couverture.»

La «Souris noire» se présente maintenant en poche tout ce qu'il y a de plus standard. Elle est réellement moins chic, mais elle est par contre beaucoup plus abordable, car les prix sont tombés avec la parure. À 3,50 \$ et 8,50 \$, même Le Poulpe ne fait pas mieux.

C. T.

RICHARD LANGLOIS



Le livre que les banquiers ne peuvent pas encaisser. Préface d'Yves Michaud, le «Robin des banques».

Essai
19,95 \$

«Un essai vraiment passionnant.»
Marie-France Bazzo, Radio-Canada

«Le style est alerte, mordant, fourmillant d'images-chocs, parfois amusantes, parfois pamphlétaires, et nous garde de la langue de bois affligeant maints écrits de gauche.»
Miville Tremblay, La Presse



vib éditeur

La passion de la littérature

NOUVEAUTÉ aux Éditions TROIS



TCHADOR

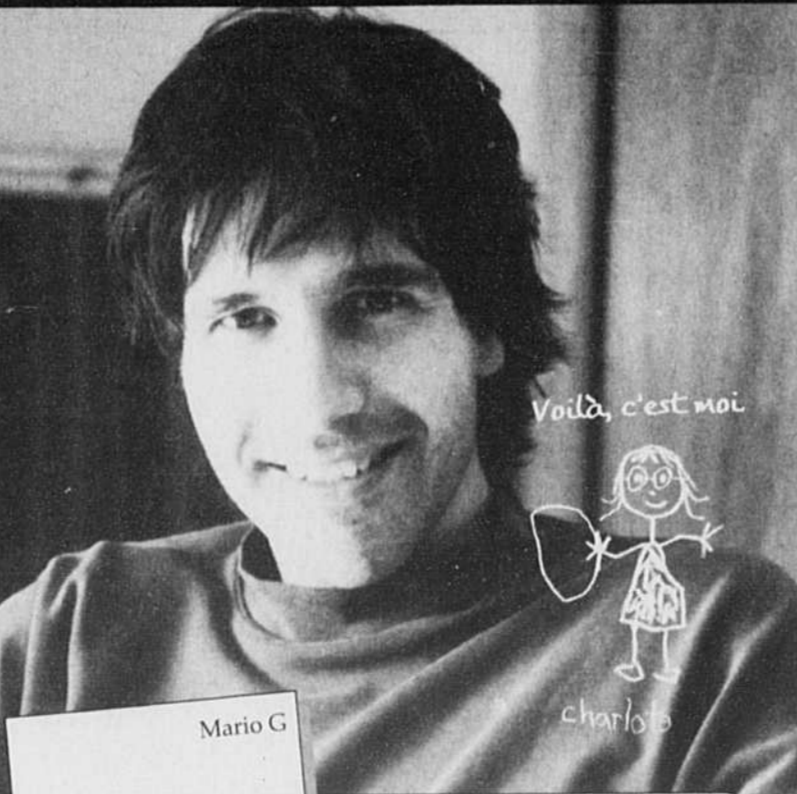
Anne Claire
roman

L'auteur nous ramène à ces démons cachés qui dorment en chacun de nous, ces monstres de l'intolérance et du racisme.

Marie-Claire Blais

Chez votre libraire

XYZ éditeur



La Grosse Princesse

Une bouffée d'air frais dans un carré Saint-Louis en fleurs.

Mario G.

La Grosse Princesse

216 p. • 19,95 \$



XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37

L'enfant qui rêvait d'être un arbre



Un roman tendre et attachant de
Claude Daigneault

200 pages

18,95 \$



Les Éditions LOGIQUES - Distribution exclusive: LOGIDISQUE

1225, rue de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4 • Tél.: 933-2225 • Fax: 933-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

Fragments d'un amour singulier

QUOI, DÉJÀ LA NUIT?

Paul Chanel Malenfant
L'Hexagone, Montréal, 1998, 204 pages

«**J'**écris au hasard du temps qui nous reste. Je t'écris. Je te prie de ne pas partir [...] Mon enfance vieillit à petit feu, en ces jours dits de décembre, tandis que les klaxons de la rue Sherbrooke me percent les tympans, tandis que j'imagine, au-delà des nuages, la vaste structure italienne de ton âme envolée.» Ainsi songe et écrit un homme de Sainte-Luce-sur-Mer, qui se trouve dans la chambre d'un hôpital de Montréal, au chevet d'une femme qu'il aime et qui l'aime. Ils se connaissent depuis vingt ans. Elle se meurt.

Quoi, déjà la nuit? L'interrogation étonnée du titre annonce bien la teneur et la manière du roman de Paul Chanel Malenfant: chant d'adieu et, par moments, office des ténésbres qui rappelle l'amitié amoureuse de ce couple qui n'en fait pas tout à fait un, récit écrit dans l'urgence, pour capter ce qui reste de vivant alors que la mort guette: «*Tout à coup, tu pourrais ne plus être là, irrémédiablement, en plein milieu d'une phrase.*» Il faut donc faire vite, mais également bien, puisqu'il s'agit d'amour.

Déjà. Le mot est à entendre dans toutes ses acceptions, puisque le narrateur en retranscrit fidèlement l'article qui figure dans le dictionnaire. Le passé et le présent, les plaisirs et les peines: tout, ici, semble arriver brusquement, sans prévenir, comme s'il ne restait plus qu'à en faire le constat après coup, dans l'émerveillement ou le désespoir.

Que saurons-nous du passé de cette femme et de cet homme? Des épisodes de leur enfance, réels ou imaginés, difficiles pour la plupart. Ils auraient grandi dans le même terroir: par là, avant même de se connaître, ils étaient complices. L'enfance du narrateur, qui «*vieillit à petit feu*» alors que la femme aimée se meurt, fut peuplée de morts: celle du grand-père, Nil, marquante malgré les résonances dérisoires de son nom — on sait que *nil*, en latin, signifie rien —, celle d'un petit frère parti vers les limbes; enfin, le suicide d'un grand frère homosexuel. Il y eut aussi une «*scène primitive*»: l'enfant avait surpris son père et sa mère en pleine séance amoureuse. La femme aimée, elle aus-

si, a eu un départ amer dans la vie: devenue très tôt orpheline de mère, elle a grandi dans la servitude, parfois cruelle, des hommes: son père et ses frères.

C'est à l'université, où ils étaient tous deux étudiants en lettres, qu'ils se sont connus, ou reconnus. Ils partageront donc les mêmes goûts, le même paysage intellectuel, où s'alimentera leur amour par la suite. Quant au désir physique, il est exclu entre eux. Déjà. Depuis toujours: lui est homosexuel.

Tendresse et connivence



Robert Chartrand

Une prose riche en images dont le rythme est brillamment inventif

Cet amour fait de tendresse et de connivence, il est évoqué dans les lettres qu'ils se sont échangées récemment. Lui, qui était alors professeur invité en France, à Villefranche-sur-Mer, y raconte les moments de grâce qu'il vit en Provence — son éden — ou à Paris, alors qu'elle, à Montréal, lui parle de son enseignement et de sa lutte contre la maladie, ce cancer qui la ronge et qui ne sera jamais nommé. On sent surtout de l'amitié dans cette correspondance où chacun parle de soi pour donner à l'autre de ses nouvelles, et même une certaine distance dans les formules d'appel que l'un et l'autre emploient: pour lui, elle est «*chère*», «*très chère*», «*chère et moutette*» ou «*grande*», alors qu'elle lui dit «*ami*» ou «*très cher*».

Puis, en dépit de sa maladie, elle ira le rejoindre là-bas. Ces retrouvailles européennes — ils parcourent ensemble la France et l'Italie — sont rendues dans un chapitre magnifique, qui se présente comme un album de photos où, fort ingénieusement, au lieu d'images, ce sont des paragraphes encadrés dans des rectangles qui disent et commentent ce qu'il y a voir. A chaque page, en dix lignes à peine, voici un paysage, un portrait, un climat: chaque mot, ici, vaut mille images.

Quant au désir physique, impossible à partager, il est évoqué brièvement, ça et là dans le roman. Le narrateur et son amoureux, comme il le dit, ont chacun leurs hommes: lui vit des aventures furtives, des «*dérives anonymes*», sortes de «*figues des corps*», alors qu'elle compte ses hommes sur ses doigts... N'empêche: il l'aime profondément, cette femme, qu'il appelle volontiers «*amour*», même s'il se sent incapable d'y ajouter un possessif. Mais n'est-ce pas le cas de bien des hommes? Et

cette femme, elle, n'aurait-elle pas donné plus qu'elle n'a reçu?

Lorsqu'elle lui a légué ses livres, tous dédiés par cette formule: «*De toi à moi*», le narrateur a eu l'impression que c'était lui qui les lui offrait, comme si elle avait voulu par là cacher sa générosité. Et alors qu'elle se meurt, il lui demande, à la manière d'un enfant qui ne se doute pas de sa cruauté: «*berce-moi car je n'ai que le goût de me prendre dans mes bras à moi, sans toi amour, lâchement de m'y abandonner.*» D'ailleurs, il dit de la face de cette femme, puis de sa bouche, qu'elle est «*maternelle et mourante*» et de lui-même: «*Je suis orphelin de toi, de père, de pays, de tous ces lieux que je nomme et que je revisite en ces interminables heures de ta mort. Stabat mater, amour.*»

L'origine du monde

Plus troublant encore: cette femme-mère, il lui manifestera son désir avec la brièveté de l'éclair, dans un très court poème où on peut deviner une allusion à *L'Origine du monde*, cette toile scandaleuse de Courbet où on voit une femme offerte: «*Tu étais assoupie / à l'origine du monde / et mes doigts sous ta couverture / entre toutes tes lèvres / entre toutes tes fleurs / entre toutes les femmes.*»

Troublant, *Quoi, déjà la nuit?* est de part en part. Dans ce récit fragmenté où s'entremêlent l'enfance difficile, la complicité amoureuse et cette longue attente du présent où la mort rôde, la langue et le corps sont parfois tout un. Paul Chanel Malenfant, dans ce premier roman, est d'abord poète — *En tout état de corps* est un très beau recueil, paru aux Écrits des forges en 1985, qui n'est pas sans parentés avec le roman —, d'où cette prose riche en images, dont le rythme est remarquablement inventif: des phrases nominales — parfois réduites à un seul mot —, puis de véritables périodes, amples, magnifiques, par lesquelles tout un monde peut tenir dans presque rien. Une goutte d'eau, par exemple, «*qui rutille et ruisselle sur la dalle de pierre polie, c'est la dernière larme du corps qui s'apprête à quitter le corps, c'est l'instant de l'adieu et du dernier baiser, c'est la bague retournée sur l'annulaire [...] toute l'enfance des chaudes larmes et des lentes pluies d'été sur la véranda, c'est la perle fondue au dé à coudre de la mère qui vide la mer, c'est l'émoi de la mort qui bat à la veine bleue des tempes.*» Et voici un moment de pur bonheur: «*Ces jours-là, en un lent écoulement calme de ces jours-là, en leur étale et comme inaltérable beauté, à ja-*

Paul Chanel Malenfant

Quoi, déjà la nuit?

Roman



● L'HEXAGONE

mais, nous avons remis l'avenir à plus tard.»

Les passages en italiques, nombreux dans *Quoi, déjà la nuit?*, fragmentent eux aussi le récit: ce sont des paroles ou pensées de la femme aimée ou d'autres personnages, mais aussi parfois des extraits de chansons — de Jacques Brel, de Gilbert Bécaud — ou de poèmes. Paroles étrangères, empruntées ou inventées, que le narrateur s'approprie pour mieux faire face à la mort inéluctable de cette femme qu'il aime. Il reprendra notamment à son compte, pour exprimer le malaise et l'impuissance qu'il ressent au chevet de la mourante, ce tout premier vers du recueil célèbre de Saint-Denys Garneau, *Regards et jeux dans l'espace*: «*Je ne suis pas bien du tout assis sur cette chaise.*»

Quoi, déjà la nuit? est le roman multiforme d'un amour singulier, qui se clôt par cet ultime aveu, cette parole d'homme, tragique: «*J'ai aussi pensé que je vivrais toujours de cet amour d'une femme: un homme qui n'aimait pas les femmes avait aimé, surtout avait été aimé jusqu'au delà de l'amour.*»

VITRINE DU LIVRE PRATIQUE

LA PHILOSOPHIE ET LES ENFANTS

Marie-France Daniel
Éditions Logiques
Montréal, 1998, 383 pages

Il ne s'agit pas d'une nouveauté mais de la réédition d'un ouvrage sur un sujet qui apparaît capital dans la formation des enfants: leur inculquer l'habitude de réfléchir avant d'agir. Un ouvrage qui vise, par l'enseignement de la philosophie aux enfants dès le primaire, à développer chez eux leur sens critique et à les rendre sensibles à ce qui les entoure. L'auteure analyse le programme conçu par le philosophe américain Matthew Lipman et le compare à la pédagogie prônée par John Dewey. Mme Daniel, professeure à l'Université de Montréal et chercheuse au Centre interdisciplinaire de recherche sur l'apprentissage et le développement en éducation (CIIRADE), se dit convaincue qu'enseigner la philosophie aux enfants est une méthode d'éducation qui permettra aux jeunes de se comporter en êtres responsables et éclairés.

DEMAIN SERA UN JOUR

MEILLEUR!

Stuart Wilde
Traduction de l'américain par Ludovic Weyland, Dangles
France, 1998, 254 pages

L'auteur, bien connu aux États-Unis et dans les milieux de langue anglaise, nous fait cadeau de cet ouvrage souhaitant ainsi nous aider à «*nous adapter aux mutations du XXI^e siècle.*» Après avoir roulé sa bosse en Australie, dans divers pays et surtout en Angleterre, il s'installe aux États-Unis, son lieu de prédilection. Il insiste sur la nécessité de muter, et pour cela d'abandonner ses acquis et ses sécurités séculaires et donc inscrite dans sa propre existence. Il nous invite à changer nos mentalités et notre façon d'appréhender le monde, vers plus de liberté et de solidarité. Un ouvrage aux idées révolutionnaires dont l'objectif est de brasser le lecteur pour l'amener à changer.

Renée Rowan

PLACARDS ET RANGEMENTS

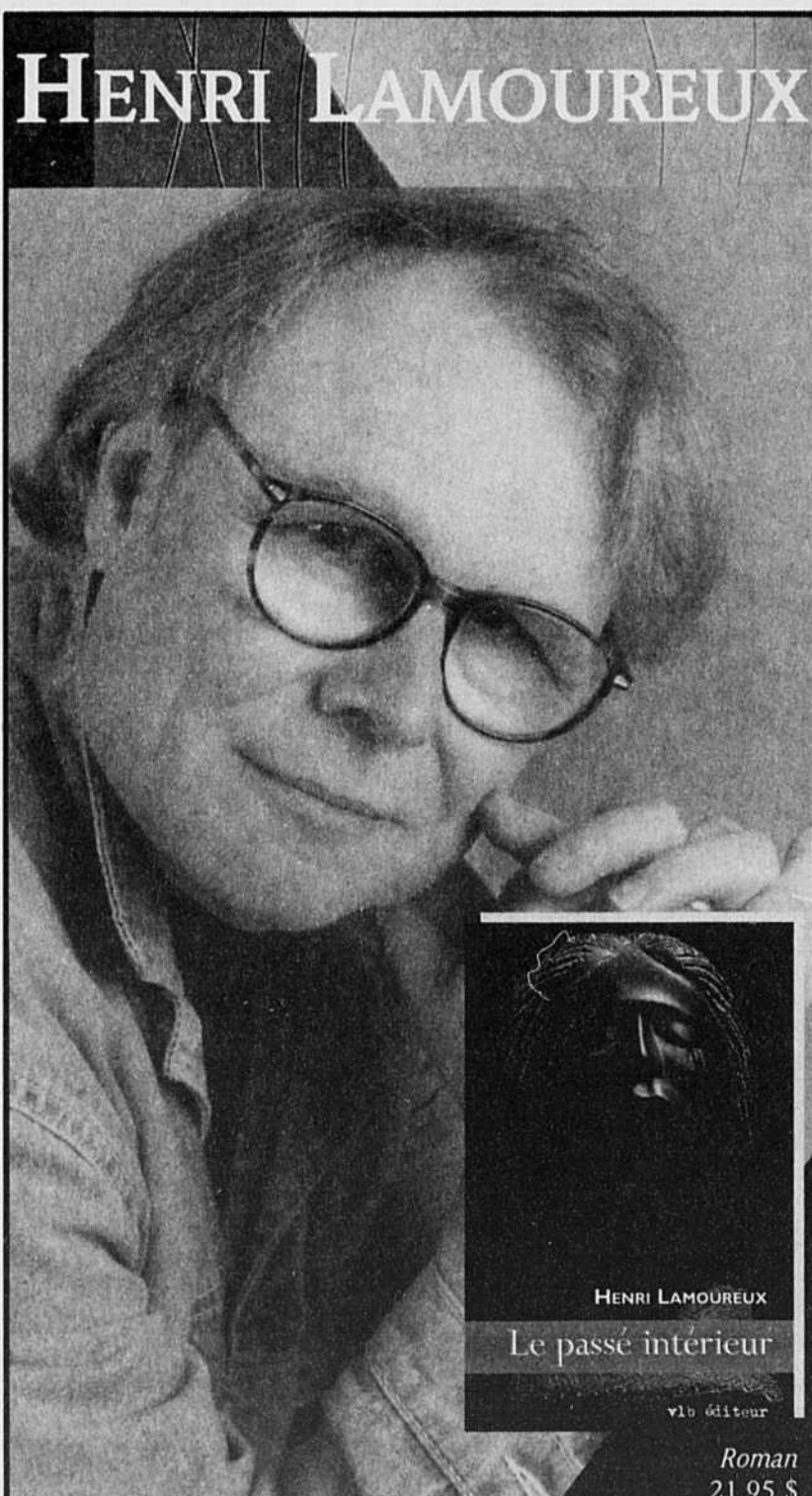
Dinah Hall et Barbara Weiss
Traduction de l'anglais de Michel Beauvais, Hurtubise/HMH
Montréal, 1998, 96 pages

Au moment où les maisons s'achètent, où les gens déménagent ou rénovent, un livre utile pour celles et ceux qui veulent maximiser les

espaces intérieurs. *Placards et rangements* est un ouvrage utile car il est non seulement abondamment illustré mais propose aussi des solutions concrètes à des problèmes réels: de la cuisine à la chambre d'enfants, avec questionnaires et plans à l'appui, il indique comment inscrire les petits objets

dans ces lieux à capacités réduites que sont les étagères, armoires ou bureaux. Et, à la différence des revues de design d'intérieurs, quand on regarde les illustrations, il ne semble pas qu'il faille y laisser sa chemise pour pouvoir réaménager son placard.

Normand Thériault

Un roman superbe aux dialogues costauds.
LAURENT LAPLANTE, Radio-Canada

«Dans ce roman fort, Henri Lamoureux a su s'adresser à l'intelligence et à la sensibilité des lecteurs, tout en restant un écrivain témoin de son temps.»

Blandine Campion, *Le Devoir*

vlb éditeur

La passion de la littérature

Micheline Lachance



Plus de 60 000 exemplaires vendus du premier tome

Le Roman de Julie Papineau
(TOME 2) — L'Exil

«Le résultat est stupéfiant. À tous égards. [...] Son roman est appelé à devenir un classique du roman historique québécois.»

André Noël, *La Presse*

«Heureuse formule qui, sous la plume habile de l'auteure, offre la rigueur des ouvrages historiques bien fouillés de même que la souplesse confortable de la romance.»

Marie-Andrée Chouinard, *Le Devoir*

«[...] une riche fresque historique.»
Gil Courtemanche, *L'actualité*



642 pages, 24,95 \$

Venez prendre le petit-déjeuner avec Micheline Lachance le samedi 9 mai à 11 heures au restaurant IL TEATRO du Théâtre Capitol à Québec.

En collaboration avec ARCHAMBAULT LIVRES ET MUSIQUE et le Théâtre Capitol.

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.comCommandez vos livres chez
Renaud-BrayNos expéditions partout au Québec
poste ou messagerie

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283

E-mail : sad@renaud-bray.com

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Au commencement, la rivière

Le roman d'une femme en quête d'elle-même

L'ORGUEILLEUSE

Hélène Harbec
Les éditions du Remue-Ménage,
Montréal, 1998, 134 pages

BLANDINE CAMPION

Le *Petit Traité des grandes vertus* d'André Comte-Sponville, nous dit le premier roman d'Hélène Harbec, oppose la personne orgueilleuse à la personne simple, cette dernière se définissant comme celle qui «n'éprouve pas le besoin de s'interroger sur elle-même et s'accepte telle qu'elle est, un point c'est tout. Elle vaque à son ouvrage, simplement, sans s'arrêter sur le fait d'être, car son existence ne mérite pas tant d'attention, ni la réflexion, ni la multitude de paroles que l'on dépense habituellement à vouloir tout expliquer». Cette définition, Jeanne l'a lue et relue, au point de la connaître par cœur.

Toute petite déjà, son père lui reprochait sans cesse d'être «orgueilleuse comme un paon», de poser trop de questions, de trop réfléchir. Alors, Jeanne a doulousement remis les questions dans sa gorge, a cessé de s'interroger et d'interroger ouvertement son entourage et s'est attachée à devenir une personne simple, «un point c'est tout».

Jeanne s'est mariée par «amour obligé» avec un certain René Tremblay, rencontré sur les bancs de l'université de Moncton, à fait quatre enfants, pour se retrouver au bout du compte mère, épouse, femme au foyer, «un point c'est tout». Et c'est justement dans ce point final, figé, que le bât blesse. Car au fond de cette femme enfermée, prisonnière dans son statut d'épouse et de mère jusqu'à la nausée, se débat encore la petite fille qui a grandi au bord de la rivière Richelieu, qui partait à la découverte de l'île aux Noix, qui chassait les grenouilles et surveillait du coin de l'œil la fascination de sa mère pour les berges glissantes de la rivière...

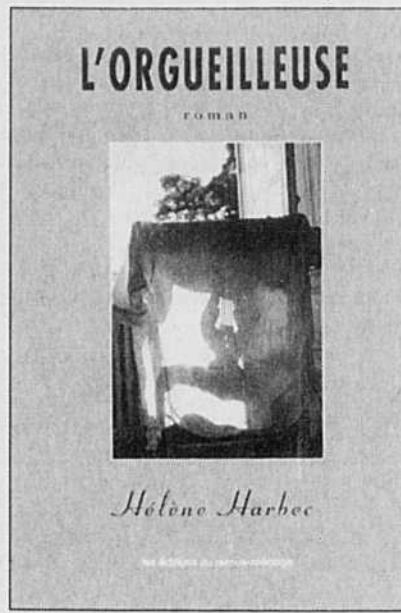
Dans ce premier roman, Hélène Harbec donne la parole à une femme comme il y en a tant, une femme engluée dans le silence d'une relation conjugale plus que moribonde, aux prises avec des voix intérieures de plus en plus pressantes, avec des

tonnes de questions restées sans réponses et des désirs qui ne trouvent plus à s'exprimer. Mais pour son personnage, toute velléité de parole et de résistance n'est pas morte. En effet, Jeanne, entourée des membres de sa famille pour qui elle est devenue une étrangère, mûrit lentement son projet de départ, et c'est à la première personne du singulier, ce «je» multiforme et mouvant, qu'elle relate le parcours périlleux qui, mêlant l'espace et le temps, la ramènera à elle-même et la réconciliera avec le présent. Fidèle à la rivière Richelieu, cette rivière qui lui parla d'enfance, de rêves, de mouvement, mais aussi de sa mère morte, Jeanne, pour survivre, quitte l'espace vicié du rôle étroit que son mari et ses enfants lui ont assigné pour plonger dans son passé, dans l'inconnu, dans l'imprévu, afin de trouver un nouveau commencement à son existence.

La langue et la mère

Dans ce roman initiatique, qui suit les méandres du cheminement intérieur de la protagoniste et narraitrice, le récit est essentiellement constitué du long monologue que Jeanne parvient à opposer au silence qui l'a contrainte durant de si longues années pour enfin se dire. Ce discours, qui se déroule au gré des pensées et sensations, des souvenirs et des événements présents, des rêves et des réflexions qui passent dans l'esprit de la narratrice, s'adresse à un narrataire inconnu, un «vous» qui pourrait très bien englober le mari, les enfants, la société tout entière et s'avère aussi coïncider avec le lecteur virtuel du roman.

Que ce dit d'emblée ce discours, c'est le refus d'une narration de soi qui s'appuierait uniquement sur des faits, des événements, ou qui se résumerait à un état civil, enfermement celle qui parle dans une identité figée: «Vous auriez tôt fait de m'affubler d'une personnalité définitive, vous me coincez pour le restant de mes jours dans une petite boîte hermétique.» Il dit aussi l'impossibilité, de toute façon, de se référer à une vérité unique, monolithique: «Vous auriez beau insister, la vérité, une fois pour toutes, je n'arriverai jamais à vous en assurer.» Pour retrouver sa vérité, pour répondre à la



lancinant question de savoir qui elle est, Jeanne se tournera tout d'abord vers les mots, afin d'en retrouver la richesse, le mystère, le plaisir de les sentir rouler sous la langue.

Dans le processus de guérison qu'elle a entamé, la narratrice cherchera enfin à faire adhérer les mots aux choses, afin de ne plus être une étrangère au sein de l'univers dans lequel elle évolue (dans les deux sens du terme). En sécurité dans un cubicule de la bibliothèque de Moncton, loin des regards curieux, elle s'abreuve de lecture pour rattraper tout le temps perdu, rassasier une faim qui vient de loin. Mais ce retour à la langue serait insuffisant sans un retour à la mère, cette mère à la fois aimée et haïe, qui a choisi de céder à la fascination de la rivière.

Interroger son identité reviendra donc, pour Jeanne, à interroger son rapport à sa mère, à remettre en cause l'héritage de servilité laissé par cette femme et à accepter de faire une fois pour toutes le deuil de cette noyée encombrante. D'autres femmes aideront Jeanne dans ce travail de détachement et lui permettront de reprendre contact (intellectuellement autant que charnellement) avec ses semblables et avec sa propre condition de femme.

Pour revenir à la définition de la simplicité donnée par André Comte-Sponville, Hélène Harbec a su créer un personnage fort crédible et authentique de femme qui éprouve le besoin de s'interroger sur elle-même, qui refuse de vaquer «simplement» à son ouvrage. Une femme qui ressent l'impérieux besoin de «s'arrêter sur le fait d'être», qui porte enfin attention à sa propre existence et exerce sa réflexion, sa parole, à vouloir expliquer, s'expliquer, se redonner une histoire. Sans chichi ni fauxsemblant, son «orgueilleuse» jette un regard à la fois acide et amer sur ce rôle que la société impose aux femmes et énonce au bout du chemin de la guérison cette vérité découverte au bord de la rivière maternelle: «C'est l'orgueil qui nous sauve, rien d'autre.» À méditer.

LA CHRONIQUE

L'amour dans les temps ingrats

«**A**vant la vie on est tout et toujours. Devant sa vie, on est quelque chose et maintenant», écrivait Marina Tsvétaïeva à Rilke, en juin 1926. Jour de pluie, jour de réclusion, jour tout indiqué pour me remettre à cette extraordinaire partition à six mains, la correspondance amoureuse et poétique entre Rilke, Pasternak et la muse («étoile salée», «paysage sans sommeil», «clarté qui révèle»), Marina Tsvétaïeva. Pasternak est cloué à Moscou par la révolution, Rilke se meurt lentement en Suisse et Tsvétaïeva est retenue en France par l'émigration. Ils ne se sont jamais beaucoup vus et savent qu'ils ne se reverront plus. Tant et si bien que les lettres sont enflammées, indispensables, sublimes et sans retenue, passionnelles, tragiques.

Nous y apercevons à quel point le temps est à la fois «un trop grand malheur» et «une fenêtre donnant sur les astres». Ces «faiseurs de signes», séparés les uns des autres par la folie du monde, font ensemble et en même temps la découverte que «douloureux est un mot vrai, un mot plein de bonté, un mot plein de grâce». Pasternak à Tsvétaïeva: «Marina, tu es mon seul ciel légitime. Lorsque je te nomme, mes cheveux se dressent sur ma tête de douleur et de froid.»

Tsvétaïeva à Pasternak: «Mon bien-aimé, arrache ton cœur plein de moi. Laisse ce martyre. Vis. N'oublie pas que notre sang est plus vieux que nous.»

Rilke à Tsvétaïeva: «Comme il me surpasse et souffle plus haut que moi, le haut phlox de tes mots d'étoile!»

Tsvétaïeva à Rilke: «Un miracle n'a que faire de perspicacité... Ton destin terrestre me concerne plus intimement encore que tes autres cheminement, parce que je sais combien c'est difficile — tout.»

Rilke à Tsvétaïeva: «Nous, profonds et ciel! Nous, terre, Marina, et printemps mille fois, ces alouettes que l'irruption du chant jette dans l'invisibilité.»

Rilke à Pasternak: «Comment vous remercier de m'avoir laissé voir et sentir ce que vous avez si merveilleusement fait croître en vous...»

Pasternak à Rilke: «Je vous aime et je puis être fier de ne pas vous rabaisser par cet amour, ni moi, ni ma plus grande et probablement seule amie.»

Tsvétaïeva à Pasternak: «Je te comprends de loin, mais si je voyais la cause de ton ravissement, je m'enivrerais de mépris comme le rossignol de son chant.»

Pasternak à Tsvétaïeva: «Une adoration noire, mystérieuse, heureuse, moirée. De celles pour lesquelles est faite la nuit... Oh, la lettre de Rilke! Le plus important: l'instantanéité de la vérité!»

Tsvétaïeva à Rilke: «Tel est l'amour — dans le temps, ingrat et suicidaire. Oh, la haute bassesse de l'amour!... Boris a tout deviné. Ah, l'amour, ce tsigane au breuvage d'exil!»

Pasternak à Tsvétaïeva: «La lettre qu'il t'a écrite t'en a rendu à moi! Pardonne ma jalousie. Tout est clair à présent.»

Tsvétaïeva à Rilke: «Je me réjouis beaucoup de toi, comme d'un royaume tout entier et tout nouveau... À propos de Boris, sa réponse a été celle d'un Atlas délivré (il portait tout un ciel avec ses habitants!)... Maintenant, les royaumes sont séparés... Le coup devait venir de moi.»



Robert Lalonde

Jamais l'amour fou n'aura été chanté avec autant de justesse et d'émotion

Les mots-baisers

Amour fou, ou plutôt follement vécu, avec des mots-baisers, des mots-carresses, des mots-poinçards, des mots-larmes, des mots-chagrins, des mots-consolations. Ce que chacun veut de l'autre, c'est ce que chacun veut du poème: une «consolation innocente», «l'aumône dans le sable», la vérité d'un instant, arrachée à la tourmente du siècle. Le plus intime du cœur, jaillissant du tumulte, de la peur, de la haine, du désordre, de l'exil, de l'infinie distance qui sépare les mots des visages. «Il ne faut rien vouloir, on ne peut rien vouloir», écrit Tsvétaïeva.

Et alors, on attend la lettre de l'autre comme un orage, qui va nous foudroyer et en même temps laver le ciel au-dessus de nous, redonner au monde cette clarté passagère, une acalmie bienveillante: «L'angle du cœur aimant les foudres, que l'île nue du cœur soit lavée tout autour! Ami, vois! En lettre ou en rêve, c'est moi sur toi, l'éclair qui crève!» (Tsvétaïeva). L'amour au temps du choléra. Les bombes, le sang, l'effroi, l'espérance que s'achève le grand dérangement de l'univers: un même désespoir, un même apocalyptique supplice les trois poètes. Le désir se fait tortueux, violent, redoutable. Et si tout était chimère, monstrueuse rêverie d'enfant en fermé, d'enfant puni? «L'obscurcissement, l'éclaircissement, la transfiguration», de l'inexistant? Alors, Pasternak avoue avoir «des particularités malades... jusqu'au délire, jusqu'au choc cardiaque». Rilke s'entend prononcer un oui «qui contient aussi dix mille non» et Tsvétaïeva voit, au-dessus de son lit, «chanter le plafond d'évidence, à l'unisson des anges...»

Jamais l'amour idéal, l'amour souhaité, l'amour épouvantable, l'amour fou — dans un monde plus fou que lui encore —, l'amour impossible n'aura été chanté avec autant de justesse et d'émotion. L'aube «à beau regard», celle qui peut-être ne se lèvera jamais, sur les amants enlacés, «choses menues», écrit Marina, dans cette immortalité ensablée, échouées sur un bas-fond.

Les mots sont tout ce qui reste de l'océan, de Moscou, des étés insouciantes, de Dieu, des étoiles de mer, de l'épopée des anciennes croyances, de ces beaux jours «de ramassage divers»: le monde achève, la vie est menacée, le «visible pâlit». Ou en est l'autre? Que devient son roman «trop énorme pour le cœur», que deviennent ses vers, «comme des notes dans la paume», ses élégies «du surpassement»? Que devient Orphée, dans sa réclusion forcée, Jivago,

dans sa toundra, Eurydice, dans sa «chambre-piano»?

L'éloignement éfarouche jusqu'à la vérité, et fait écrire à Tsvétaïeva: «Tu dois exploiter le hasard d'être encore et tout de même un corps. Bientôt, je n'aurai plus de bras.» Un corps seul, un corps lointain, un corps inutile et brûlant d'une fièvre mortelle. A croire que l'amour haï le poète. «Aimer une âme jusqu'à la damnation, c'est déjà être un ange...» Mais les poètes ne sont pas des anges, pas encore.

Les yeux grand ouverts

D'ailleurs, dans leurs lettres, ils ne plaident pas tellement leur propre cause que «la cause du plus absolu des baisers», les yeux grand ouverts sur le monde, où «il fait plus noir que dans». Isolement, désir, remords, ruptures, recommandations: l'échange, est exalté et inquiet, c'est celui d'un incessant sevrage, à la fois embrasant et douloureux: je t'aime, je ne dormirai jamais avec toi, je dois me guérir de toi, je ne te veux pas, j'aime t'aimer, et cela me tue ou plutôt non, cela me réveille, mais pourquoi, pour apercevoir quoi, entendre quoi: le monde est rempli d'échos déchirants.

Puisqu'on ne peut se laisser aller à imaginer l'inimaginable rendez-vous, on raconte ses frousses, ses espérances, ses rêves («je cours, je danse entre les chandelles, beaucoup de gens autour de moi, écrit Marina, et soudain j'en m'approche d'un monsieur assis dans un fauteuil: c'est Rilke! Alors je m'éloigne, reviens, mais il parle à quel qu'un, une dame en robe marron»), ses projets chimériques («je touche enfin un rythme qui va peut-être porter les mots durant neuf mois?», écrit Pasternak), ses espérances fragiles («Les amants, écrit Rilke, n'ont pas le droit d'en savoir trop sur leur destin. Leur tombe seule est visible»).

Et puis, un jour d'automne, ou d'hiver, Rilke meurt et les deux autres ne le sauront pas. Ils continueront à blâmer, dans leurs lettres, l'insupportable silence du poète. Ils écriront à leur ami des lettres posthumes, déchirantes: «Tu es trop haut, peut-être? Non. Ni haut ni loin, encore tout proche, front contre épaule» (Marina). Quand ils sauront enfin la nouvelle, quand ils ne pourront plus douter, ils vivront ensemble leur deuil, mais n'en continueront pas moins de lui parler. («S'il est possible d'éprouver un sentiment si calme envers un mort, c'est qu'il existe, c'est qu'il sera là-bas. Sa mort m'a donné une joie très pure», écrit Marina). Tout ce qu'il adviendra de beau et de bon, aux deux autres, proviendra du poète «en allé-demeurant...», qui n'est «plus mort du tout, en rien, jamais!»

Une grande clarté tombe sur ma table. Je lève la tête et aperçois les champs, l'herbe mouillée et brillante, brassée par le vent. Le soleil, cet «allé-demeurant...». Le chien m'attend sur la galerie. Il penche la tête et bat de la queue, ce qui veut dire que c'est l'heure de la promenade. Je hoche la caboche, pour lui répondre, et lui montre mes pages. Aussitôt il comprend que ma besogne est achevée. Mon chien est patient, sage, magnanime. Il est celui qui aime jouer, et comme l'écrit Tsvétaïeva: «jouer, c'est être bon».

«Je permettrai à mon sentiment de vivre, en admettant que nous sommes translucides l'un pour l'autre, c'est-à-dire que la lettre que je lui adresse passe à travers toi», écrit Pasternak à Tsvétaïeva, à propos de Rilke. Et Marina écrit à Rilke: «Ce que j'attends de toi, Rainer? Rien. Tout... Mais il me faut une permission car mon âme est bien élevée.» Et Rilke, agonisant, seul et peuplé de songes «beaux et terribles», écrit à Marina — cette fois en français: «Ton dire, Marina, est comme le reflet d'une étoile quand il apparaît dans l'eau... Voici galets et coquillages ramassés récemment à la française plage de mon étranger cœur.»

L'éclaircie est belle, la promenade est imaginable. Je prends tout de même l'imperméable jaune — celui qui me donne l'air d'un pompier arrivé trop tôt ou trop tard sur la scène d'un improbable sinistre —, attrapé d'une main le sécateur (je devrai me faire un chemin dans l'entre-lacs des branches pendantes) et rejoins le chien, sur la galerie. Bien sûr, je ne résiste pas à l'espéreuse tentation d'ébahir mon meilleur ami en lui chatouillant l'oreille avec ces vers de Marina Tsvétaïeva, adressés, cette fois, non plus à Pasternak ni même à Rilke, mais au ciel d'exil de Saint-Gilles-sur-Vie (1):

«De mon rêve
j'ai sauté dans le tien...
À l'accord
Je me travaille
Je me travaille...»

RILKE,
PASTERNAK, TSVÉTAÏEVA

Correspondance à trois
Gallimard, Paris, 1983

RENÉ DEROUIN

Un journal d'artiste.
La genèse d'une œuvre

essai
19,95 \$

RENÉ DEROUIN

Paraíso
La dualité du baroque

Genèse d'une œuvre

● I'HEXAGONE

LE GROUPE VILLEMAIRE LITTÉRATURE

I'HEXAGONE

La passion de la littérature

Les amours du Pied-de-la-Côte

Clément Fortin

«Clément Fortin raconte Matane dans un roman.»
Romain Pelletier, La Voix du dimanche

«Cette grande fresque devra désormais faire partie de l'imaginaire de notre peuple qui s'y retrouve tout entier, tant ce roman exprime la réalité québécoise.»
Marcel Séguin, écrivain

535 pages. 29,95 \$ en vente chez Garneau et Champigny

L'UNION DES ÉCRIVAINES ET ÉCRIVAINES QUÉBÉCOIS PRÉSENTE

DU 6th AU 10th MAI 1998

FESTIVAL DE LA LITTÉRATURE

INFO-FESTIVAL (514) 633-2361

LA RONDE DE CRÉATION

le samedi 9 mai

17 h
Table ronde sur l'interdisciplinarité en présence d'écrivains et d'artistes d'autres disciplines.

20 h
Écriture en direct et improvisations musicales sur le thème «l'arrivée des outardes», avec les écrivains

Louise Desjardins, Aude, Laurier Veilleux, Danielle Dubé, Gilles Bluteau, Maurice Cadet, André Girard, Carol Lebel, Yvon Leblond, Yvon Paré et Elisabeth Vonarburg ainsi que les musiciens Pierre Dumont et Jean-Pierre Bouchard.

Au CRSBP du Saguenay-Lac-Saint-Jean,
100, rue Price Ouest, Alma.
Entrée libre. Renseignements: (418) 549-2559.

En collaboration avec l'Association professionnelle des écrivains de la Sagamie (APES) et le CRSBP du Saguenay-Lac-Saint-Jean

LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Un été en aller-retour

Documenter la Barcelone de la fin des années 40

UNE COMÉDIE LÉGÈRE

Eduardo Mendoza
Traduit de l'espagnol par François Maspéro, Éditions du Seuil
Paris, 1998, 460 pages

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Depuis 1982, la carrière littéraire de l'Espagnol Eduardo Mendoza se résume en une valse-hésitation entre le policier et l'humour. Son avant-dernier ouvrage, *Sans nouvelles de Gurb*, se présentait comme le journal de bord d'un extraterrestre abandonné dans Barcelone par son compagnon de voyage qui, pour son péripèle sur Terre, avait choisi de prendre l'apparence de Madonna. Pour *Une comédie légère*, son plus récent ouvrage au titre trompeur, Eduardo Mendoza a dompté (hélas?) son imagination débordante pour mieux se concentrer sur son tableau d'une bourgeoisie frivole de la fin des années 40.

Cette fois encore, Mendoza situe son action dans Barcelone, non plus cette Barcelone du temps de son exposition universelle de 1888 (*La Ville des prodiges*) ou des Jeux olympiques de 1992 (*Sans nouvelles de Gurb*) mais cette Barcelone croquée ici au lendemain de la guerre civile.

Principal suspect

Le personnage principal, Carlos Prullás, auteur sur son déclin de comédies légères, assiste aux répétitions de sa dernière pièce, *Arrivederci Pollo*. Incorrigible don Juan, il passera son été en aller-retour entre Barcelone, où il a séduit l'une des jeunes recrues de sa pièce, et la Costa Brava, où l'attendent à la fois sa conjointe et leur voisine, elle aussi maîtresse du tombeau Prullás. Tout ira très bien pour lui jusqu'à ce que les circonstances le désignent — par des enquêteurs corrompus peu scrupuleux, il est vrai — comme principal suspect dans l'assassinat d'un homme d'affaires. Les démarches qu'il

entreprendra pour s'innocenter le mèneront dans les bas-fonds du Barrio Chino. Pour tout dire, l'intrigue policière est ici bien accessoire. Elle sert surtout de prétexte à Mendoza pour introduire son bourgeois personnage dans des quartiers et des mondes qu'il n'aurait autrement jamais explorés.

Dans *Le Monde*, le traducteur de Mendoza, François Maspéro, soutient que l'écrivain a voulu remettre les pendules à l'heure. «Il s'insurge contre le climat de l'après-franquisme: soudain, tout le monde avait souffert de la dictature, nul ne se rappelait ce que la société avait pu avoir de fidèle et de servile. Une comédie légère, c'est donc le roman de l'ambiguïté. Celui des gens qui n'ont connu ni les exécutions sommaires ni les camps ou la prison, qui n'en sont pas pour autant coupables mais qui refusent d'admettre qu'ils ont plutôt bien vécu.»

Si vous n'êtes pas Espagnol, c'est sans doute ce contexte qu'il vous manquera pour bien savourer cette *Comédie légère*. Vous pourriez tout de même le lire sous divers angles et saisir plutôt l'occasion que vous offre Mendoza de pénétrer dans les coulisses du théâtre et de côtoyer ses gens.

Une comédie légère comporte cependant plusieurs longueurs, dissolvant du coup son intention de tourner la bourgeoisie en dérision. A intervalles réguliers, pendant des pages et des pages, Eduardo Mendoza y va notamment de longues revues de presse, faisant éproucher les journaux à son personnage central, à l'affût des nouvelles du procès de Nuremberg et autres faits divers significatifs de l'époque.

Dans son application à documenter le plus précisément possible la Barcelone de la fin des années 40, Mendoza ne réussit pas à capter l'attention du lecteur par une intrigue au rythme soutenu. Plus encore, on s'ennuie ici du ton si délicieusement caustique, si remarquablement... Mendoza.

L'ORAGE ROMPU
Jacqueline Harpman
Éditions Grasset, 1998, 218 pages

Décidément, Jacqueline Harpman, psychanalyste et romancière belge, aime les gares. On se rappellera que, dans son dernier roman paru en 1996, *Orlanda* (prix Médicis), c'est en attendant son train pour Bruxelles que son personnage féminin, Aline Berger, était prise d'une soudaine envie de changer sa vie et ne trouvait à cette fin rien de mieux que de se projeter (littéralement) dans le corps d'un jeune homme sis à la table voisine. C'était le début d'une intrigue, d'un chassé-croisé abracadabrante où chacun des personnages trouvait en l'autre son complément magique et accomplissait du coup certains de ses désirs secrets, «au-delà du péché originel».

Ajoutons encore qu'elle apprécie beaucoup les bourgeois mûres et sexuellement émancipées. On n'est, avec Harpman, jamais loin de la professionnelle de bon ton, qui a cependant la curieuse propriété de pouvoir se transformer, d'être métamorphosée par le désir tout en conservant la langue de son éducation. De sa bonne éducation. Avouez que le filon est inépuisable pour une psychanalyste dont l'objet premier est le désir — et sa langue.

Aline Berger aimait Virginia Woolf; Cornélie Lafarge, héroïne de *L'orage rompu*, aime Lamartine et Musset, aussi Sthendal, dont elle a lu un jour tout le premier chapitre de *La Chartreuse de Parme* en tenant le livre ouvert sur son guidon pendant qu'elle rentrait chez elle à vélo. Et pour traduire ce désir et ses aléas, Harpman ne dédaigne ni avoir recours au subjonctif de l'imparfait («depuis combien de temps me faisait-il la conversation sans que j'enregistre un mot», «Mon voisin tint à ce

que j'y goûtais») ni emprunter ses réparties à un vocabulaire aujourd'hui désuet («*Maraud, faquin, butor de pied plat ridicule!*»), même si c'est en pensée seulement et, après coup, que ces mots viennent à l'esprit de son héroïne. Et que dire de «je commençai à sentir l'agrément d'être occupée» pour signifier l'acte amoureux! Jacqueline Harpman aime la belle langue et s'en amuse.

Elle aime aussi les situations ambiguës, du moins transgressives. Comme de faire naître le désir, dans le wagon-restaurant d'un train, entre une femme qui vient d'enterrer son ex-mari le même jour et un homme marié que sa femme attend à la maison, comme tous les soirs. L'art de Harpman — et sa perversion aussi — est de nous introduire dans un milieu ordonné, extrêmement codifié, aux usages attendus, pour le faire chavirer, ou du moins l'ouvrir à l'impensable. «[...] mon dieu, oui! à y mieux regarder, cet homme-là exhalait l'ennui, la morosité, l'ordre méticuleux et les bonnes manières irrépressibles! Tout à l'heure, avec mes petites réflexions, j'avais failli le troubler: fallait-il qu'il fût affamé d'une autre nourriture pour mordre à un si maigre appât! Un air de hauteur pendant une seconde, un soupçon d'insolence, et hop! il avait eu une étincelle dans le regard!» Avouez qu'il est toujours agréable de voir naître le désir sous nos yeux dans un contexte un peu coïncé... C'est chaque fois le (re)comment du monde!

Le désir est une répétition

Comment cela arrive-t-il? Et pourquoi cela arrive-t-il? Parce que nous aimons justement les commencements, ou les recommencements... C'est pareil. Le désir est une répétition sur un même thème. Il cherche à reproduire une intensité qui fut. Dans le cas de Cornélie, ça vient à son insu. Une conversation engagée avec un homme qu'elle trouve par-

faitement ennuyeux se transforme en un long échange de souvenirs qui remontent à l'enfance et à l'adolescence. Et lui-même, cet homme qui s'est toujours peu confié à sa femme, se surprend à se dévoiler à une parfaite inconnue. «Je n'ai jamais cru cela de moi, j'ai plein de souvenirs. À peine si je les sollicite, ils arrivent en foule, ils se bousculent.»

Le désir ouvre les sentiers et porte au cœur de la parole. Tout cela se fait progressivement, subtilement, par petits coups. On parle de sa timidité, de sa profonde indécision (Cornélie est la reine de l'indécision!), de ses camarades de classe du temps du lycée, de ses premières amours, de ses parents, et voilà le train en marche qu'on ne sait plus comment arrêter. Le veut-on seulement? Au contraire, les confidences s'enchaînent et poussent toujours plus loin dans l'exploration de ce que nous sommes.

Que cherchons-nous d'autre, sinon cela: nous reconnaître, dire ce que nous sommes dans le regard aluminé de l'autre? Car pour parler intensément, il faut cette condition essentielle: être sous le feu d'un regard qui admire (parce qu'il s'y reconnaît). C'est aussi l'occasion, pour Harpman la psychanalyste, d'y aller d'un certain nombre d'enseignements qui touche l'histoire des femmes, leur manière par exemple de sacrifier leur vie parce qu'elles n'ont pas le courage de quitter une vie qu'elles détestent... «*Méfie-toi d'elles, disait ma mère, elles n'admirent que le sacrifice, à leur école on t'irait gloire de manquer sa vie.*» Quand Cornélie l'indécise («[...] je finissais toujours par lui donner raison»), après de multiples essais avortés, décide de quitter enfin son mari, c'est dans un geste de superbe qu'elle le fait, à la grande satisfaction de ses enfants. «*C'était le manteau d'une femme désinvolte et libre. On ne portait pas un manteau de ce genre en traînant une valise de vingt kilos avec des culottes et des petits tailleurs imitation Chanel choisis par Gustave [...]. Pouch! Je pris la porte sans la valise.*»

Le corps incontestable

De même, dans les souvenirs qui lui reviennent de ses années de ly-

cée, remarque-t-elle combien les jeunes provinciales de cette époque (elle les appelle les «Monique» et nous sommes bien avant mai 68), étaient traditionnellement et pudiques. Mais pas elle! «[...] j'eus, dès Jacques, le corps incontestable. Mes bras, mes jambes, mon ventre et cette zone que je déteste nommer à cause de ma pusillanimité savaient exactement ce qui leur convenait et l'obtenaient avec habileté.» Il y a pourtant un abîme entre cette femme apparemment mûre et sa fille de quinze ans, Camille, qui est, elle, infiniment plus informée que ne l'était sa mère au même âge.

Au point qu'elle ne se prive pas de lui dire, avec une admirable effronterie: «*J'espère que tu fais bien attention? [...] Votre génération n'a pas eu d'autre souci que la contraception [...]. J'estime que tu devrais avoir, en permanence, un paquet de capotes dans ton sac.*» Les enfants ont bien changé... Et ce n'est encore rien dire du comportement de la même jeune fille lors du divorce de ses parents (elle n'avait à ce moment que douze ans), alors qu'elle posait à monsieur le juge ses conditions! «*Vous pensez que la compagnie d'un homme déprimé qui marche au Trofanil et au whisky, et qui pleure, convient à des enfants qui sont sur le point d'entrer dans l'adolescence en cette époque de drogue et de promiscuité sexuelle?*» Ouf!

La fin de ce roman n'est cependant pas à l'image de l'orage qu'a su déclencher Aline Berger en l'homme du wagon-restaurant. C'est plutôt — d'où le titre — l'orage rompu... Pour quelle raison? En vertu de quel interdit, de quel seuil à ne pas franchir? C'est au lecteur, à la lectrice de s'interroger sur ses propres limites dans l'expérience de la passion depuis que l'époque n'est plus au romantisme et aux actions héroïques. Jacqueline Harpman a fait là un roman intelligent, souvent subtil, qui nous pousse aux abords du gouffre amoureux avant de nous laisser errer... Il est vrai que la déception amoureuse est peut-être devenue la nouvelle norme en cette fin de siècle où même l'amour se comptabilise et s'évalue, et où les renoncements font loi.

denisjp@mink.net

Sait-on qui on est?



Jean-Pierre Denis

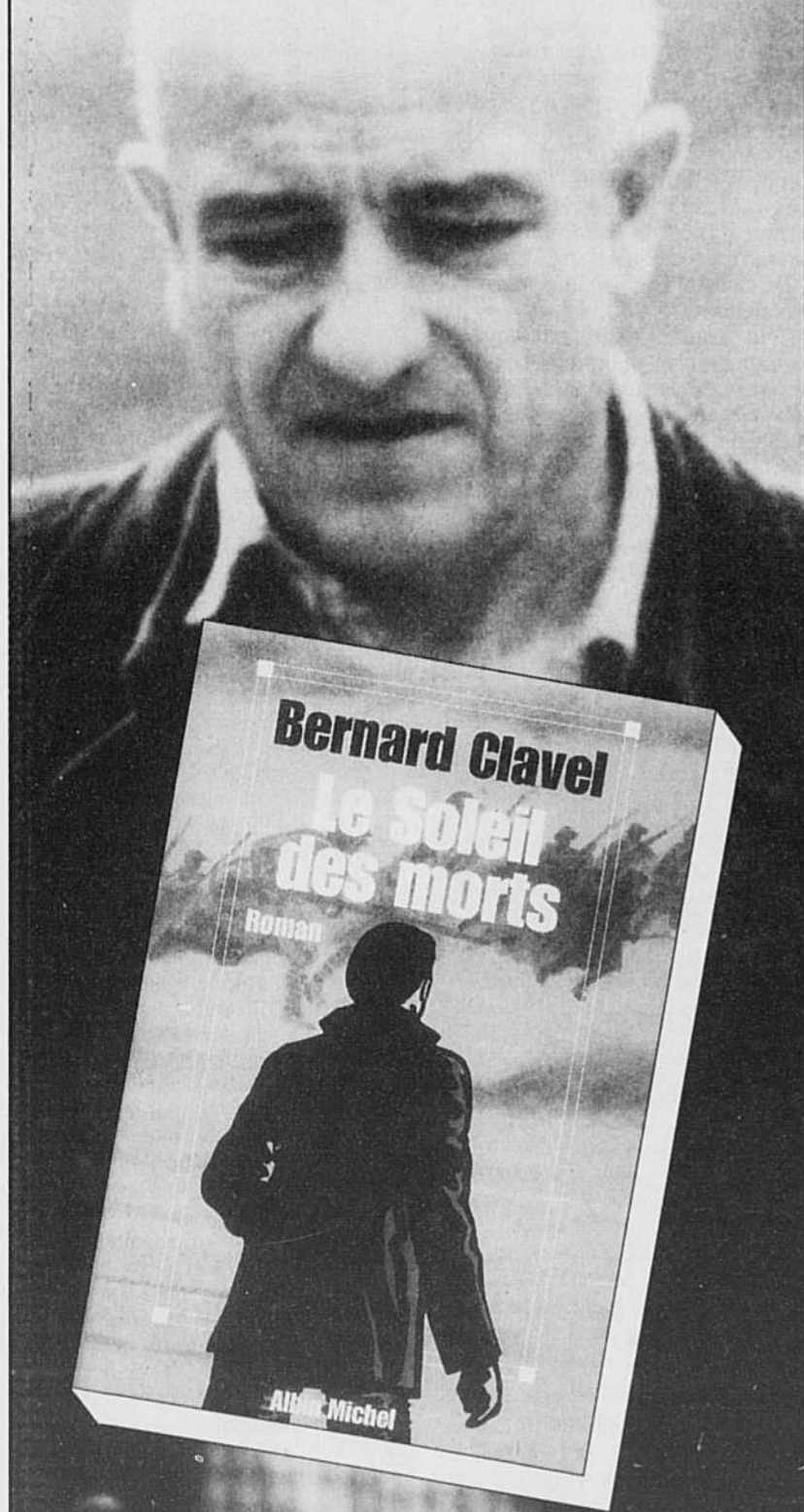
Transformée par le désir tout en conservant la langue de son éducation

cément du monde!

Le désir est une répétition

Comment cela arrive-t-il? Et pourquoi cela arrive-t-il? Parce que nous aimons justement les commencements, ou les recommencements... C'est pareil. Le désir est une répétition sur un même thème. Il cherche à reproduire une intensité qui fut. Dans le cas de Cornélie, ça vient à son insu. Une conversation engagée avec un homme qu'elle trouve par-

CLAVEL



Une aventure humaine bouleversante. Une formidable traversée du siècle.

ALBIN MICHEL

CAROLE GRAVELINE
JEAN ROBERT
RÉJEAN THOMAS

Carole Graveline Jean Robert Réjean Thomas

Les préjugés plus forts que la mort

Le sida au Québec

vlb éditeur

essai
12,95 \$

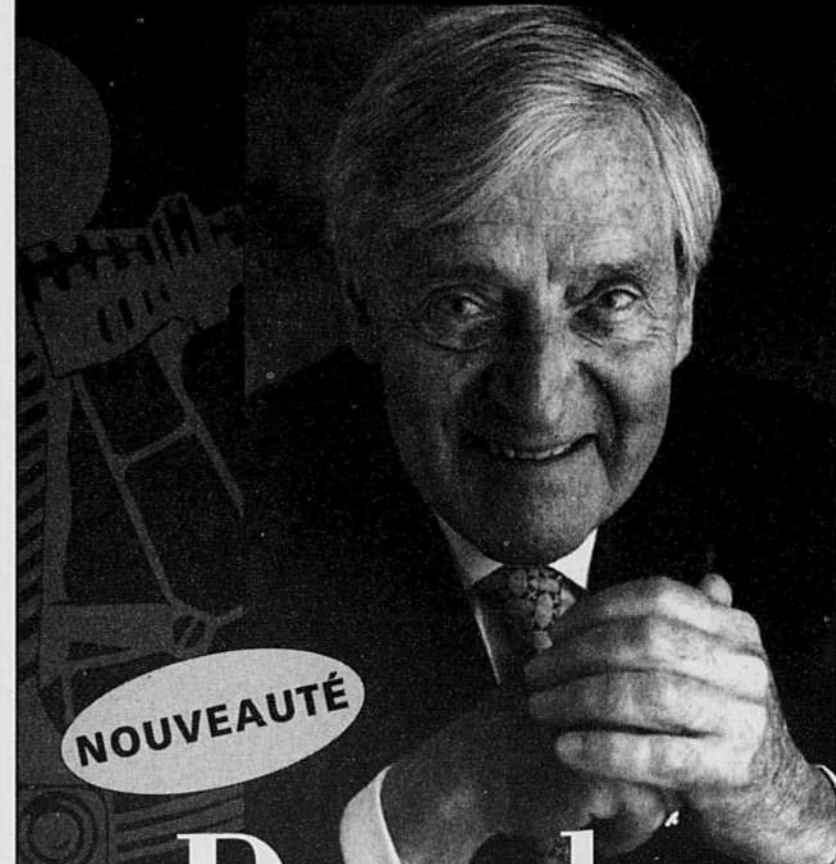
Le sida, une maladie certes, mais aussi une industrie, un symbole.



vlb éditeur

La passion de la littérature

Charles-Albert Poissant



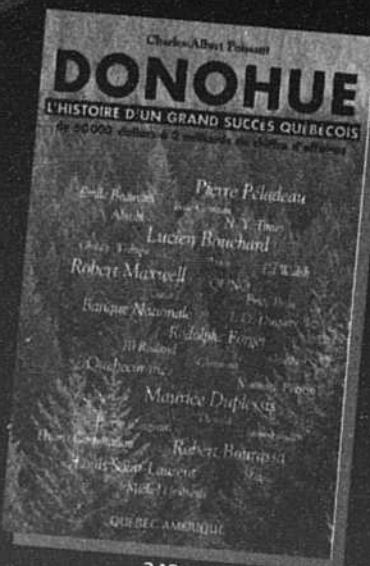
NOUVEAUTÉ

Donohue

L'histoire d'un grand succès québécois de 50 000 dollars à 2 milliards de chiffre d'affaires

Une remarquable success story susceptible d'inspirer toute personne qui croit aussi bien en ses propres ressources que dans la puissance de son ambition.

«Charles-Albert Poissant, un des grands artisans de mon succès.»
Pierre Péladeau



248 pages, 24,95 \$

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LIVRES

PHILOSOPHIE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les gardiens obstinés de l'ignorance

En ces jours où Paris Match trouve la philosophie rentable, il est bon de se souvenir de Spinoza, de Heidegger et des autres

ROCH CÔTÉ

SPINOZA

André Scala

Les Belles Lettres, coll. «Figures du savoir», 1998, 128 pages

Pourquoi philosophons-nous? «Pour sauver notre peau et notre âme», répond Luc Ferry dans une interview accordée à Paris Match (16 avril 1998) en compagnie de son collègue André Comte-Sponville. Oui, dans Paris Match.

Si l'on doutait encore de l'intérêt que soulève la philosophie auprès du public en cette fin de millénaire, il suffirait pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur ce qui se publie à gauche et à droite, sous toutes les formes. Si Paris Match fait tant du public, c'est que ça doit marcher autant que la chronique des scandales conjugaux et princiers des Windsor ou des Grimaldi.

On ne se surprendra pas non plus de voir Le Nouvel Observateur (Les Grandes Questions de la philosophie, Hors-Série no 32, 1998, 98 pages) y aller d'un de ses numéros Hors-Série, bien conçu, magnifiquement illustré et surtout très lisible.

Le public en redemande mais les philosophes d'aujourd'hui peuvent-ils lui répondre? Pas certain. Dans Socrate sur Internet, Denis Huisman estime même que les philosophes de ce siècle ont déraillé, que la philosophie s'est coupée du public et qu'un sérieux virage s'impose.

Philosopher pour sauver sa peau, dit Ferry, auteur du best-seller L'Homme-Dieu ou le sens de la vie. Il fut une époque où la philosophie pouvait au contraire coûter à un homme sa peau ou presque. C'est un peu l'histoire des deux philosophes — Spinoza et Kierkegaard — auxquels la collection «Figures du savoir» (Les Belles Lettres) consacre ses deux dernières livraisons.

KIERKEGAARD

Charles Le Blanc

Les Belles Lettres, coll. «Figures du savoir», 1998, 141 pages

NIETZSCHE

Richard Beardworth

Les Belles Lettres, coll. «Figures du savoir», 1997, 129 pages

Soren Kierkegaard est une autre de ces figures tragiques de la philosophie. Il meurt à 42 ans, le 11 novembre 1855, épuisé et ruiné par son combat philosophique. Il avait dépensé un gros héritage pour assurer son indépendance. Il finançait lui-même ses publications, se payait un secrétaire et menait par surcroît une vie de dandy. Il laissera tout juste de quoi payer son enterrement.

La postérité philosophique de ce penseur religieux danois est considérable. Il a inspiré tout le courant existentialiste du XX^e siècle, tant le chrétien que l'athée. Les thèmes de l'angoisse existentielle, de la liberté, de la prépondérance de l'individu et de la subjectivité sur tout système, de l'existence comme ouverture et possibilité, en somme le plus clair de ce qu'on retrouvera plus tard dans Heidegger, Jaspers, Marcel, Sartre, Chestov, Berdiaeff, Buber et quelques autres se trouve déjà à l'état explicite ou latent chez le penseur danois.

Le petit livre qui lui consacre Charles Le Blanc dans la collection «Figures du savoir» est une vraie réussite de vulgarisation philosophique, intelligente et claire. Il faut en dire autant de Nietzsche de Richard Beardworth, publié l'an dernier dans la même collection. Kierkegaard et Nietzsche n'ont pas fait de carrière universitaire (ou très peu pour Nietzsche); il s'agit de deux francs-tireurs, deux outsiders dont l'œuvre est plus un témoignage de leur fièvre intérieure et de leur existence qu'un corpus à prétention savante. Là sans doute réside la philosophie vivante...

HEIDEGGER

Jean-Michel Salanskis
Les Belles Lettres, coll. «Figures du savoir», 1997, 155 pages

Dans la même collection, on trouve un Heidegger dû à la plume de Jean-Michel Salanskis, le premier de la série, publié l'an dernier. L'effort de vulgarisation est en partie couronné de succès, mais Heidegger présente un défi contre lequel finit par buter la meilleure volonté du monde. Y a-t-il, derrière le jargon teuton, autre chose qu'une philosophie de l'existence peu originale, comme le suggérait Jean-François Revel? La question reste ouverte...

Dans l'ensemble, les textes publiés dans cette collection des Belles Lettres sont de bonne et même d'excellente qualité. Il est dommage que le travail d'édition soit si bâclé. Il y a des fautes comme ce n'est pas permis, des traits d'union qui se baladent n'importe où, des guillemets orphelins en bout ou en commencement de ligne (comme sur la quatrième de couverture du Heidegger), des mots qui se répètent; bref, c'est salopé. Dans le Nietzsche, par exemple, on peut lire «son propre analyse» et «une nouvelle abime». Pour du nouveau, c'en est!

SOCRATE SUR INTERNET

Denis Huisman
Éditions de Fallois, 1997, 270 pages

Si les Spinoza, Kierkegaard et Nietzsche peuvent encore intéresser les lecteurs d'aujourd'hui, la philosophie contemporaine peut-elle prétendre à la même audience?

Denis Huisman pense que non. L'auteur est déjà connu pour ses travaux sur les médias et l'histoire de la philosophie. Dans Socrate sur Internet, Huisman déplore que les «philosophes professionnels» aient oublié les vraies questions de la philosophie au profit de travaux sur-spécialisés écrits dans «un langage hermétique et peu communicable». Quelles sont donc les vraies questions de la philosophie? Celles qui tournent autour du bonheur, de la conduite de la vie, de l'amour, de la mort... «Les philosophes sont là pour aider les gens à philosopher... On lit un philosophe pour philosopher soi-même», affirme André Comte-Sponville dans l'interview à Paris Match citée plus haut.

Huisman déplore justement que la philosophie contemporaine ait perdu de vue cette mission. Il assigne aux philosophes la tâche de retrouver un langage communicable sur les questions essentielles de la vie.

LA COMPAGNIE DES PHILOSOPHES

Roger-Pol Droit
Éditions Odile Jacob, 1997, 345 pages

Huisman est un peu sévère, car le public trouve de plus en plus d'ouvrages qui le mettent en contact avec les grandes questions de la philosophie, comme celui de Roger-Pol Droit, chroniqueur au quotidien Le Monde. Droit n'est pas d'abord journaliste mais chercheur au CNRS. Si la philosophie n'a pas tout à fait perdu contact avec le public, c'est grâce à des gens comme lui. Sa chronique du vendredi dans Le Monde des livres est un rendez-vous pour les amateurs.

La marque de commerce de Droit, c'est son empathie pour ces «aventuriers de la raison» que sont les philosophes. Le titre de son livre annonce déjà le genre: La Compagnie des philosophes. «Même quand ils ont disparu depuis des millénaires, des siècles ou des décennies, ils [les philosophes] ont laissé de la vie dans les théories. Une voix continue à faire entendre son timbre au cœur des systèmes. Les textes philosophiques sont toujours habités par une manière singulière de se placer dans l'existence. Même derrière la plus aride abstraction, il est possible de discerner une posture, une façon de se poser, de se mouvoir, de respirer immobile ou de s'agiter».

Droit musarde à sa guise à travers deux millénaires de philosophie, en compagnie de quelques grands noms mais aussi de Marc Aurèle, de Lucien, de Montaigne, de Giordano Bruno, de Madame du Châtelet, de Georges Palante et de quelques autres énergumènes qui ne trouvent pas souvent place au panthéon officiel de la pensée. Cela nous vaut des découvertes comme celle de l'Italien Carlo Michelstaedter, un «Rimbaud métaphysicien» qui s'est tiré une balle dans la tête à 23 ans, le 17 octobre 1910, après avoir réussi à faire une œuvre originale, «inclassable et inconvenante» sur un sujet aussi peu prometteur que les concepts de persuasion et de rhétorique chez Platon et chez Aristote.

Laissons Roger-Pol Droit conclure: «Les philosophes sont les gardiens obstinés de l'ignorance. Ils soulignent indéfiniment les limites des savoirs. Cela les amuse et les inquiète à la fois. Si leurs jeux infinis n'intéressaient plus personne, le monde ne serait qu'un fonctionnement.»

Les chantages du sentiment

Deux regards opposés sur la naïveté

DE PÈRE FRANÇAIS

Michel del Castillo
Fayard, Paris, 1998, 317 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Avez-vous déjà rencontré un homme de quatre-vingt-sept ans qui, quarante ans après avoir abandonné son fils, laissant l'enfant presque mourir de faim, le mette en demeure de subvenir à ses besoins et de lui régler une pension alimentaire? C'est pourtant à un tel aplomb que ce fils a dû faire face dignement.

Comment réagir à cette ultime confrontation? Comment accompagner jusqu'à la mort, signe de l'ultime séparation, celui qui vous a donné un corps sans le mettre au monde et un esprit pour mieux le nier? C'est le point de départ grinçant de ce livre autobiographique, qui n'a rien d'une farce et qui lève le voile sur ce que l'écrivain suédois Stig Dagerman a bien décrit dans un texte bref: «Notre besoin de consolation est impossible à rassasier.»

On serait tenté de se demander, en lisant le récit poignant de Michel del Castillo, si l'écriture peut être réparatrice. Affreuse, cette vie d'enfant abandonné, repoussé, échangé, soldé, ballotté d'Espagne en France, en Allemagne, suivant les époques, dans la guerre, les privations, une détresse morale sans fond. Impossible de comprendre comment cet écrivain distingué, racé, cet homme de courage et de clarté, de moins dans la phrase qu'il maîtrise et dirige à son rythme, a pu traverser tant d'épreuves sans y perdre la raison.

Dès la première page, il est question du crime de ce père, dont le livre trace un portrait sans pitié ni complaisance narcissique. Coupable de mort lente, avec préméditation, supplicieuse, monstrueuse, tel est le jugement que porte le fils, victime de son père. Pourtant, le crime effectif demeure défilé, et le livre prend la forme d'un réquisitoire en vue d'une dénonciation plus générale des carences familiales. D'ailleurs, l'homme est mort, après un regain de hargne, de «fureur chicanière», il y a bientôt trois ans.

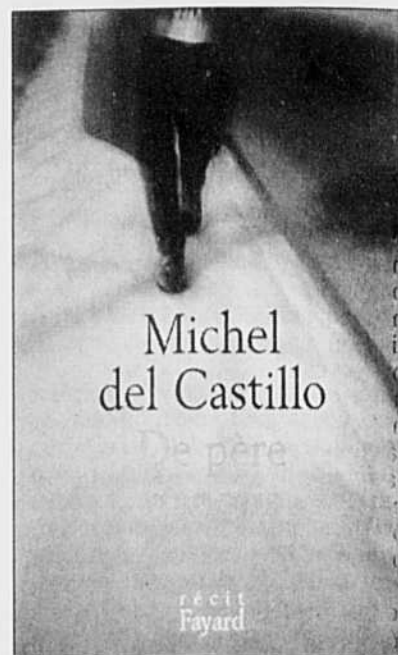
Un regard clinique

«J'assisté, étranger à moi-même, aux préparatifs de la mort.» Tel est bien le regard clinique dont cette écriture est l'exutoire. Il régnait une ambiance d'autodéfense dans cet accompagnement, car les chantages du père perpétuent l'angoisse d'abandon. Si bien qu'on peut lire le récit d'une double agonie. «Je me suis retrouvé à l'hôpital après ce livre. Ça m'a démolit, d'écrire ça», a-t-il confié en entretien. Ne cherchez pas d'action, de faits éclatants dans ce livre. Si, bien sûr, il y a une résurrection: l'amour tout simple et toujours juste d'un oncle et d'une tante qui recueillent le jeune homme, à vingt ans, lui rendant chaque jour, comme il l'écrit éperdu de reconnaissance, l'enfance qu'il n'a pas eue.

De ce contraste naît une incroyable expérience d'avant et d'après. Jusqu'à la dernière page, le portrait du père manquant, indigne et sorniois, se construit, ignominieux. Les émotions débordent, si longtemps contenues, en une coulée d'amertume. Il y a là une sorte d'acte amoureux à rebours, métaphorique, et l'écriture permet à une tension douloureuse de se décharger. Incontestablement, la réalité évoquée est violente.

Au delà de l'écoeurement

Pourtant, ce qui étonne le plus, chez Michel del Castillo, c'est un



contrôle admirable du récit. Jamais les passions — et ce sont parmi les pires — ne donnent l'impression d'emporter le narrateur hors de lui-même. Quelque chose qui n'est ni la haine ni le pardon maintient le souvenir à vif. Mépris, sarcasmes, dérision suffisent à épouser la rancœur? Petit-bourgeois minable, raté, lâche, vieux con... les insultes vis-à-vis du père pleuvent, insuffisantes à dire le mal de l'amour manqué. Mais, derrière ces mots, un souffle paisible court, qui régule les excès et les plonge dans le néant. Comme on trempe le fer rouge dans l'eau glacée pour lui donner sa forme.

C'est sans doute que del Castillo a renoncé à l'ironie. Même cet ignoble père finit par s'interroger, dans quelques notes hâtivement rédigées avant sa mort: «des questions spirituelles, intellectuelles devraient jouer chez ce garçon qui ne vit que par et pour la littérature». Le chantage paternel aux mille formes a mordu sans prise, provoquant un mouvement distrait, un pincement de dégoût, une grimace de douleur vite enrayée.

Et la littérature ouvre ses vannes, où défile une quantité assez effrayante d'autres pères et mères indignes. «Je ne m'illusionne pas: on rencontre dans tous les milieux la même bassesse, la même vulgarité, une identité cruaute. Seul le style diffère, sentencieux, distingué, hautain et vindicatif». Au point qu'on se demande parfois si l'écriture est une revanche, elle qui peut tout dire et tout porter. Jusqu'à ce que vienne l'aveu: «Aucun livre ne m'a plongé dans une tristesse plus affreuse» — long sanglot qui confère une dignité remarquable à la mise en forme d'un portrait centré sur un manquement impuni et affolant.

CHUT!

Jean-Marie Gourio
Julliard, Paris, 1998, 177 pages

À l'opposé de la profondeur d'un del Castillo, sautez dans la légèreté de Jean-Marie Gourio. Étes-vous de ces lecteurs qui détestent les gros livres, qui fuient devant les grands noms et que toute obscurité rebute? Alors, vous aurez de la sympathie pour le narrateur anonyme de cette rocambolique histoire.

Ce personnage, un parachutiste des plus quelconques en permission, n'a jamais ouvert un livre. Pourtant, la lecture vient un jour à lui, sous forme d'une ravissante jeune fille, bibliothécaire, assise près de lui sur un banc de parc. Ils tombent éperdument amoureux, lui de ses jolies formes de nymphette, elle de la douce transaction qui s'opère avec ce faux lecteur, par l'entremise du prêt de la bibliothèque.

Vous l'aurez compris, les livres sont le prétexte à un jeu de séduction des plus amusants. Comme le savon de Francis Ponge, «ce galet inerte [qui] est presque aussi difficile à tenir qu'un poisson», premier emblème irrévérencieux de la transaction amoureuse, les livres glissent dans les jeux de mains. Il court, il court, le futur! Le désir galope, et le lecteur joue des flûtes. Pour qui n'a jamais ouvert plus que le «Radar Digeste», s'amouracher d'une bibliothécaire constitue un exploit.

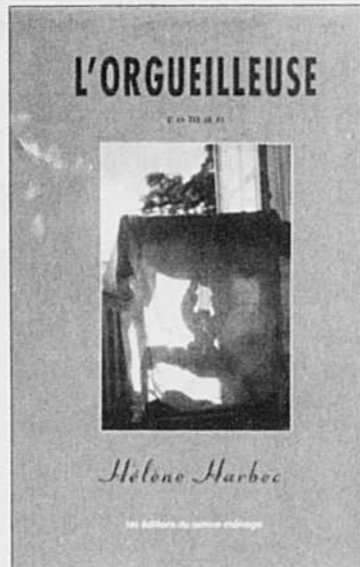
Cette situation comique donne lieu à des développements sur la lecture parfaitement savoureux. L'objet, beaucoup plus important que son contenu, se charge de vertus aux allures paradoxales puisque l'auteur, sous la bêtise de son héros, rend également hommage à tous ses auteurs les plus chers. Vous n'approcherez jamais les grands auteurs avec autant de familiarité et d'insolence.

Au cœur de cette pochade récréative, des plaisirs intenses et délicats tissent un réseau de mensonges, de fausses déclarations et de bonheurs fugaces. Qu'à cela ne tienne! La vie se dépense allégrement sous le signe de l'éphémère. L'espièglerie tend ses pièges, dans lesquels l'amour se précipite comme l'oiseau en vol pris dans un filet. Aux éclats de rire se mêle une tendre confusion des sentiments. «Tu l'assois, tu demandes un livre, c'est pas compliqué»; qui aurait dit que Vladimir Nabokov ronronnerait d'aise, effeuillé entre le A et le Z d'un album de souvenirs d'été?

Hélène Harbec



Après avoir quitté mari et enfants, Jeanne jongle avec son passé et son présent. Malgré les voix intérieures qui lui reprochent sa conduite, rien ne saurait l'empêcher d'aller vers une vie différente.



Une écriture où se côtoient gravité et légèreté, une grande tendresse pour la langue maternelle et la liberté à laquelle elle permet d'accéder.

134 p., 15,95 \$

chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

4428 boul. Saint-Laurent, bur. 404, Montréal (Québec) H2W 1Z5
Tél. (514) 982-0730 Téléc. (514) 982-9831

Les formations offertes en sciences sont-elles adaptées au marché du travail?

DANS NOTRE NUMÉRO
INTERFACE
LA REVUE DE LA RECHERCHE
DE MAI-JUIN

Que nous apprend l'évaluation de la pratique des sages-femmes au Québec?

Dolly: une belle occasion d'affaires pour...Raël!

Et d'autres articles en océanographie, urbanisme, nutrition, histoire, etc.

INTERFACE, la revue d'information et de réflexion sur la science, la technologie et l'actualité qui s'y rattache!

Vendue en kiosque

Maison de la presse internationale, librairie, etc.

6\$

Acfas
Tél.: (514) 849-0045
Téléc.: (514) 849-5558
Courriel: interface@acfas.ca
http://www.acfas.ca/interface/
425, rue De la Gauchetière Est
Montréal (Québec) H2L 2M7

Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires au Canada Français

Auteur: Marcel Trudel

De la Gaspésie à Détroit (alors ville du Canada français), nous comptons, avant 1800, plus de 4000 esclaves, dont les deux tiers étaient des Amérindiens et l'autre tiers, des Noirs: esclaves achetés, vendus, cédés en troc ou donnés en héritage comme biens meubles, en toute légalité.

Vos ancêtres ont-ils été esclavagistes? ou même auriez-vous de ces esclaves amérindiens ou noirs dans votre arbre généalogique?

Prix: 43,95 \$

Disponible chez votre libraire

ÉDITIONS HURTUBISE HMH LTÉE

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La p... respectueuse

POSTMODERNITÉ ET SCIENCES HUMAINES

Une notion pour comprendre notre temps

Sous la direction d'Yves Boisvert
Liber, Montréal, 1998, 195 pages

Utilisé à toutes les sauces, le vocable donne des furoncles à plusieurs. Synonyme de perte du sens et de déresponsabilisation pour les uns, de renaissance identitaire et de démocratisation pour les autres, la p... est devenue la tarte à la crème conceptuelle de notre époque. Ternie par la réputation qu'on lui a faite de vendre ses charmes capiteux au plus offrant, elle mériterait plus de respect.

Ce n'est pas Sartre qui le dit, mais le politologue Yves Boisvert qui, depuis quelques années, multiplie les ouvrages sur la question, comme en témoignent des titres aussi univoques que *Le Postmodernisme* (Boréal, 1995) et *Le Monde postmoderne* (L'Harmattan, 1996).

Il récidive aujourd'hui grâce à un collectif qui vise à explorer la fécondité des notions de postmodernité et de postmodernisme en sciences humaines. *Postmodernité et sciences humaines* donne ainsi la parole à un sociologue, un philosophe, des urbanistes, un géographe, un juriste, un éducateur et un littérateur — sans parler d'Yves Boisvert lui-même — qui se relaient, «dans un horizon de communication interdisciplinaire», pour faire le point sur les acquis et les apories d'une notion qui ne se contient plus.

Ambivalence et dissolution

Il ressort de la lecture des diverses contributions à ce recueil que la postmodernité est une notion fondée sur une certaine ambivalence. C'est vrai pour le philosophe Gérard Rault, pour qui la décentralisation qu'est censée permettre la culture promue par les nouvelles technologies de l'information est ambiguë. L'art, par exemple, n'aura jamais autant été mis en question qu'à notre époque, mais il n'aura jamais autant été discuté en tant qu'art également. M. Rault voit dans la postmodernité une «*barbarie positive*» (Walter Benjamin), les œuvres et leur réception, même si elles nous semblent des «*métamorphoses abandonnées à elles-mêmes*», étant devenues le terrain d'un combat démocratique.



Robert Saletti

Le brouillage de la frontière entre culture populaire et culture d'élite

C'est vrai aussi pour Frances Fortier, une spécialiste de Foucault, qui voit avant tout dans la postmodernité une nouvelle posture énonciative permettant le décloisonnement et l'interdisciplinarité. L'enjeu est donc de taille pour les études littéraires: la où traditionnellement elles visaient soit à reconduire le postulat d'un espace national à construire et à légitimer, soit à distinguer le littéraire des autres formes de discours, elles proposent désormais rien de moins que la dissolution de la littérature.

Le chapitre le plus surprenant du recueil est sans doute celui réservé aux sciences religieuses. Guy Ménard y fait la preuve que la religion, à travers ses institutions, ses discours, ses pratiques et ses valeurs, a absorbé progressivement les transformations les plus déterminantes de la modernité (séparation de l'État et de l'Église, pluralisme religieux) — quoiqu'au prix d'une privatisation généralisée de la sphère religieuse —, mais aussi

celles de la postmodernité. Et quelles seraient ces formes postmodernes de religiosité? L'attrait pour les religions orientales, la mouvance touffue du Nouvel Âge, la déroutante popularité des anges, l'engouement presque mystique pour un mytique Moyen Âge sont autant de manifestations de l'éclectisme (un terme qui revient souvent dans le recueil) spirituel qui prévaut aujourd'hui.

L'analyse de M. Ménard rejoint ici celle du sociologue Michel Maffesoli dont la contribution à la saisie de la postmodernité est bien connue (*Le Temps des tribus, Du nomadisme*). M. Maffesoli ouvre d'ailleurs le recueil qui nous occupe en rappelant que l'époque que nous vivons en est une de transfiguration, de fusion affectuelle et d'images communiales. Un vocabulaire que ne reniera pas Guy Ménard.

Le nouveau monde

À l'autre extrême du spectre des sciences humaines, il y a la politique. Pour Yves Boisvert, le postmodernisme représente une nouvelle grille d'analyse sociopolitique. Être postmoderniste, c'est être persuadé que l'idée de la postmodernité permet de comprendre les grands axes du monde actuel. Insistant sur l'aspect «*instrumental*» de la notion, il n'en prétend pas moins que nous avons affaire à un nouveau paradigme, car la logique de développement de nos sociétés n'est plus celle de la modernité.

Il ne s'agirait pas d'une révolution à proprement parler — notion moderniste —, mais d'une mutation de notre «*être-au-monde*». Au contraire d'une révolte ou d'une révolution, la mutation est un phénomène non planifié, involontaire, qui s'impose en quelque sorte de lui-même. Rejoignant la thèse de Lipovetsky dans *L'Ère du vide*, Boisvert voit donc la mutation postmoderne comme une dynamique de transformation graduelle qui recycle les traits ou les valeurs des époques antérieures, non comme une rupture subite ou draconienne d'avec eux.

On pourrait penser que cette dynamique mutationnelle est surtout portée par la vague actuelle de néolibéralisme, mais ce serait négliger, selon M. Boisvert, les fondements culturels du changement qui est en train de s'opérer. Ces fondements, dont la manifestation la plus claire pour le commun des mortels est le brouillage de la frontière entre culture populaire et culture d'élite, touchent au philosophique, à l'épistémologique et au méthodologique. Philosophiquement, le postmodernisme remet en question l'héritage des Lumières, préférant trouver la vérité dans le local, le conjoncturel et le circonstanciel, et se construit comme une pensée de la contingence selon laquelle l'histoire échapperait à toute forme de rationalisation.

Epistémologiquement, le postmodernisme met fin au règne de l'expert, de l'intellectuel avant-gardiste situant son intervention en aval du quotidien et du présent immédiat. Davantage herméneute qu'intellectuel engagé, le nouveau «*travailleur de l'esprit*» doit prendre le virage de la modestie et de la prudence et rejeter les certitudes théoriques. Enfin, sur le plan méthodologique, le chercheur postmoderniste adopte une attitude libérale face à son objet d'étude et cherche à multiplier les points de vue, ne refusant jamais de puiser ailleurs que dans «*sa*» discipline pour définir une problématique.

On comprendra que, dans ce contexte, le savoir canonique ait perdu de son aura, voire de son sens. De là à dire que la culture s'inscrit dans une perspective utilitaire, de là à croire que le système d'éducation ne devrait plus chercher à former des jeunes encyclopédistes mais à «*rendre ces jeunes plus efficaces et plus performants*», il n'y a qu'un pas que M. Boisvert franchit presque allègrement. Comme si le vocabulaire du néolibéralisme avait malgré tout contaminé la sphère culturelle, comme si le chercheur avait fait place pour un instant au promoteur d'une notion qui n'en demandait pas tant.

rosa@videotron.ca

POÉSIE

Œuvres méconnues

DAVID CANTIN

Il est toujours étonnant de découvrir, à travers le hasard fabuleux des lectures, une des voix essentielles de ce siècle. Aux côtés de Paul Celan, Nelly Sachs et Ernst Meister, je place désormais le nom de Rose Ausländer dans ce chemin révélateur de la sensibilité allemande moderne.

d'Ausländer tend vers une forme de consolation qui guide l'exil intérieur du poète. D'une grande richesse émotionnelle, il faut désormais souhaiter un choix plus complet, pour le public francophone, puisse nous conduire au centre même de cette voix troublante.

DES CONTRÉES DE FUMÉE NOIRE

Rose Ausländer
Revue Liberté 235, Volume 40, n° 1,
Montréal, 1998, 137 pages

Grâce à une traduction française de Michel Lemercier, la revue québécoise *Liberté* présente une trentaine d'extraits de l'œuvre considérable d'Ausländer (quelque 2500 poèmes). Autour des textes pertinents du traducteur, de Margit Reimer et de Jean-Pierre Issenhuth, on rencontre une poésie d'une simplicité fuyante où se croise le mouvement imprévisible de la vie jusqu'à la mort.

Née en 1901 à Tchernovtsy, en Bucovine, et décédée en 1988 à Düsseldorf, Rose Ausländer traversera les deux guerres mondiales ainsi que l'Holocauste, sous le poids tragique de ses origines juives. Actes de mémoire, ces pages donnent ainsi aux moindres détails de l'histoire une portée qui va de l'intime à l'universel.

À partir du monde qui l'encerclait, cette femme ne cesse alors d'établir une relation «*être-étranger*» face à soi-même devant le fardeau d'une errance qui se veut interminable. Pour reprendre une phrase de Philippe Lacoue-Labarthe à propos de Celan, «*la voie que le poème cherche à se frayer, ici, est la voie de sa propre source. En cheminant ainsi vers sa propre source, c'est la source en général de la poésie qu'il cherche à atteindre*» (*La Poésie comme expérience*, Christian Bourgois Éditeur, 1986). C'est également vers cette quête ontologique que chemine la poésie de Rose Ausländer, cette parole toute en demi-teintes où se condensent les limites fragiles de l'expérience humaine.

On devine dans cette forme d'expression elliptique un besoin de retrouver le germe spirituel derrière le Verbe créateur afin de reconnaître, à nouveau, l'harmonie possible entre les choses. Expérience de la fragmentation et du déchirement, l'œuvre

EXTASE POUR UNE INFANTE ROUMAINE

LA JEUNE FILLE ET SON FOU

Marcel Moreau
Éditions Lettres vives, collection
«Entre quatre yeux», Paris, 1998, 84
et 82 pages

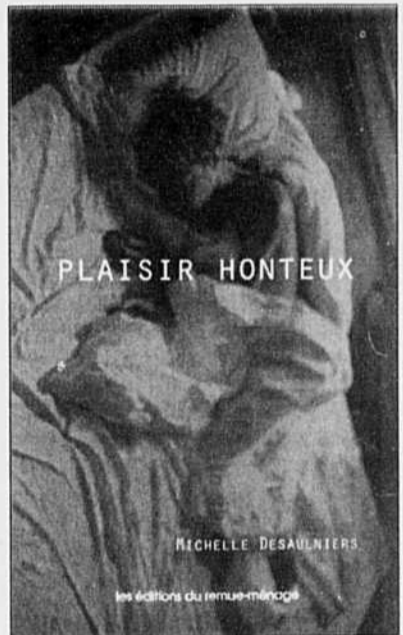
Les livres de Marcel Moreau dépassent les limites du récit. Ils accompagnent une réflexion vers ses croisements ultimes, sa fuite paradoxale. Avec *Extase pour une infante roumaine* ainsi que *La jeune fille et son fou*, on découvre une profondeur nouvelle dans cette œuvre, creusant à même la violence de son mysticisme. Grâce à une prose poétique qui se rapproche du chant sacré, Moreau donne naissance à la parole derrière sa quête d'un amour incépissable. Entre le bonheur et l'angoisse, il y a toute la passion d'une voix à l'écoute de son tremblement émotif. Sous forme de deux longues lettres depuis l'être aimé, ces livres revendiquent aussi une révolte profonde contre cette vieillesse qui mène jusqu'à la mort. Mais il faut surtout entendre l'écho de ce mystère que révèle la beauté qui dépasse l'émerveillement: «*On est son propre gisement, retourné de fond en comble. On est sa propre genèse, de néants en naissances. Et on serait sa propre bible, si on n'était pas rongé par la certitude de la mort absolue, et désespéré de n'avoir pu immortaliser les beautés fulgurantes, plus que les infrancassables. Vivre ainsi, c'est être tout de noir éclairé par des savoirs à en jouir, et par d'autres, à en sombrer. Par la terrible allégresse des contradictions [...]*»

Face au «*Pessimisme lucide*» des œuvres antérieures, Marcel Moreau s'engage désormais dans l'extase bouleversante du *Livre invisible de l'Amour*. On suit un tel tourbillon de mots vers cette recherche de la plus haute exigence du désir. Ce cycle apporte une ampleur discrète au trajet, si peu connu, d'un écrivain important en marge de son époque.

On ne trouve pas que du Gallimard, à la librairie Gallimard...

3700 boul. St-Laurent, tél. : 499-2012
fax : 499-1535 www.gallimard-mtl.com

Michelle Desautniers



Au sujet du film *Plaisir honteux* :
Le film, nourri de témoignages vraiment bouleversants, constitue à la fois une libération par la parole et un appel à la justice.

Odile Tremblay, *Le Devoir*.
La démarche est audacieuse.
Liliane Lacroix, *La Presse*.

Les témoignages sont bouleversants (...). Desautniers a su cueillir ces propos sans voyeurisme et sans faux-semblant.

Éric Fourlant, *Voir*.

Dans son livre *Plaisir honteux*, Michelle Desautniers approfondit un aspect méconnu de la problématique de l'inceste en s'appuyant sur de nombreuses recherches. Cet ouvrage, accompagné de témoignages, dévoile dans toute son horreur la dynamique plaisir-abus qui s'établit entre l'agresseur et sa victime.

102 p., 11,95 \$

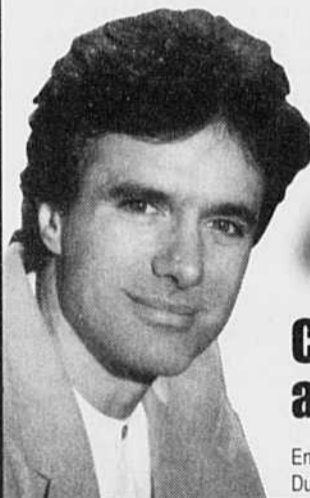
Le livre est disponible chez votre libraire. Le film est distribué par Cinéma libre.

les éditions du remue-ménage

4428 boul. Saint-Laurent, bur. 404, Montréal (Québec) H2W 1Z5
Tél. (514) 982-0730 Téléc. (514) 982-9831

Les leçons de l'amour

- Père manquant: Fils et filles du silence
- Les hommes et leur mère
- Le drame des bons gars et des bonnes filles
- L'amour en guerre: Le couple est-il possible?



Guy
Corneau

Conférences sur audiocassettes

14 95 \$

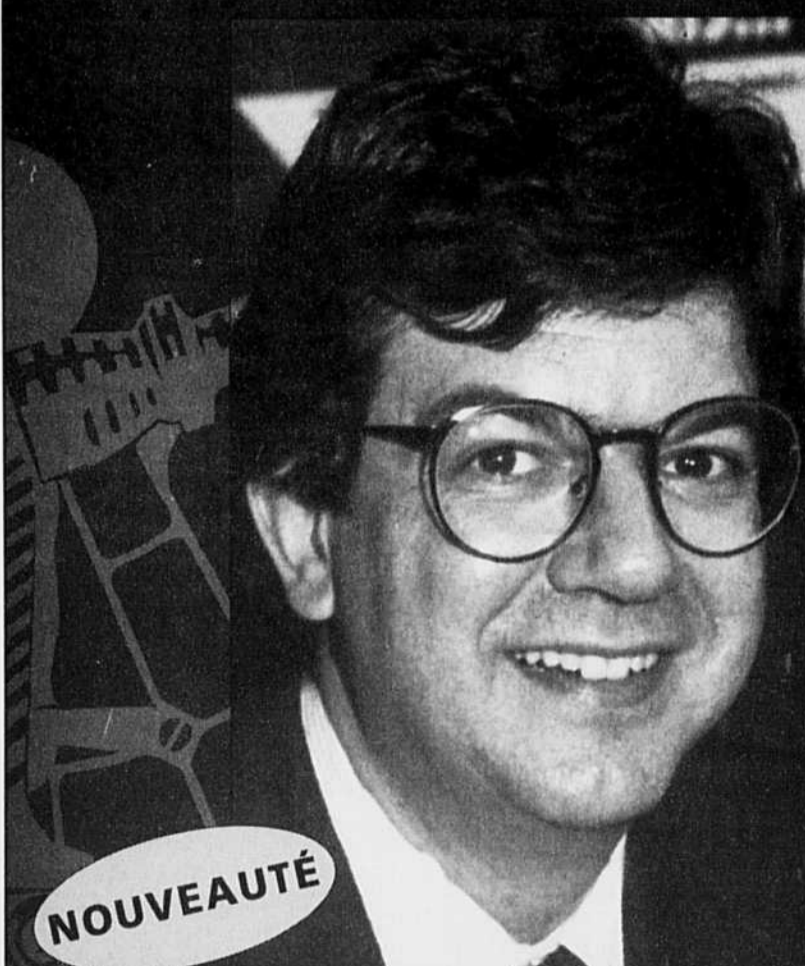
En vente dans toutes les bonnes librairies.
Durée approximative: 90 minutes chaque cassette.

Les Éditions LOGIQUES

Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, de Conde, Montréal (Québec) H3K 2E4

Tél.: 933-2225 • Fax: 933-2182 • logique@cam.org • www.logique.com

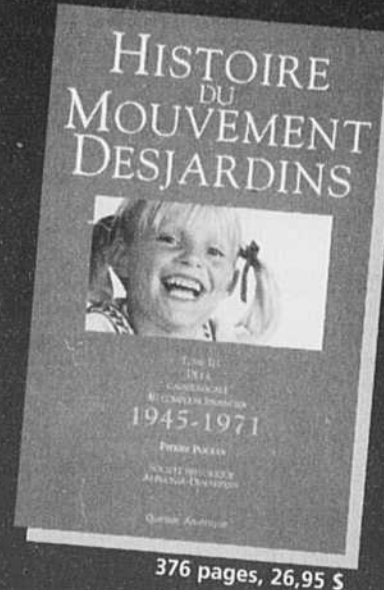
Pierre Poulin



NOUVEAUTÉ

L'Histoire du Mouvement Desjardins Tome III

Pop-sac-à-vie-sau-sec-fi-co-pin : 25 ans d'histoire qui ont marqué le Québec !



376 pages, 26,95 \$

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



L'UNION DES ÉCRIVAINS ET ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS PRÉSENTE

TROIS-RIVIÈRES DÉBARQUE À MONTRÉAL le samedi 9 mai

11 h NOUS SOMMES TOUS DES ÉMIGRÉS DE L'INTÉRIEUR
En collaboration avec la Société des écrivains de la Mauricie et le café-bistro Les Gâtées.
Brunch littéraire : conférence de Gérald Gaudet sur la vie littéraire en Mauricie suivi d'un entretien avec Louis Caron.
Au café-bistro Les Gâtées, 3443, rue Saint-Denis, métro Sherbrooke. Entrée libre. Réservations obligatoires: (514) 663-2361.

14 h RAVE LITTÉRAIRE
En collaboration avec Communication-Jeunesse et la librairie Champigny.
Activité jeunesse animée par Sylvain Dodier avec deux écrivains originaires de la Mauricie, Gilles Tibo et Guy Dessureault, et deux écrivains montréalais, Danielle Simard et Lucie Papineau.
À la Librairie Champigny, 4380 rue Saint-Denis, métro Mont-Royal. Entrée libre.

14 h VIES-À-VIES
En collaboration avec la revue Le Sabord et le Musée d'art contemporain de Montréal.
Sous le thème Le refus global, une joute poésie/arts visuels en présence des artistes Aline Beaudoin, Louise Paillé, Alain Fleurent et Pierre Lafontaine ainsi que des écrivains Yves Boisvert et Guy Marchamps.
Au Musée d'art contemporain de Montréal (salle multimédia), 185, rue Sainte-Catherine Ouest, métro Place-des-Arts. Entrée libre.

17 h LE PRINTEMPS DES ÉCRITS DES FORGES
En collaboration avec les Écrits des Forges et les Terrasses Saint-Sulpice.
Lancement de la production printanière des Écrits des Forges suivi d'une soirée de lectures animée par José Acquelin mettant en scène Alphonse Piché, Donald Alarie, Paule Doyon et Daniel Dargis.
Au Cabaret des Terrasses Saint-Sulpice, 1680, rue Saint-Denis, métro Berri-UQAM. Entrée libre.

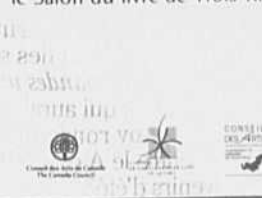
20 h 30 PAROLES ÉMIGRÉES DE L'INTÉRIEUR
En collaboration avec la Société des écrivains de la Mauricie et les Terrasses Saint-Sulpice.
Spectacle mettant en scène les écrivains Serge Mongrain, Carl Lacharité, Réjean Bonenfant, Gilles Devault, Denise Joyal, Éric Roberge, Guy Dessureault, Daniel Guilmond, Louis Jacob, Jacques Paquin: les musiciens André Jacob et Manu Trudel ainsi que la chanteuse Fabiola Toupin.
Au Cabaret des Terrasses Saint-Sulpice, 1680, rue Saint-Denis, métro Berri-UQAM. Entrée libre.

23 h QUÉBEC, TERRE D'AMÉRIQUE
Une présentation de la Maison des écrivains.
Lecture-concert du poète et musicien Guy Marchamps accompagné du chanteur Vainvard, interprète de chants liturgiques en langue amérindienne.
À la Maison des écrivains, 3492, rue Laval, métro Sherbrooke. Entrée libre.

DU 6 AU 10 MAI 1998
FESTIVAL DE LA LITTÉRATURE

INFO-FESTIVAL (514) 633-2361

Le Festival de la Littérature tient à remercier le Salon du livre de Trois-Rivières.



LE DEVOIR

À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

Paul Cauchon

LE FANTÔME DU FORUM

Comme s'il n'y avait pas assez de parties de hockey comme ça, on ressort ce documentaire qui avait été diffusé à la suite de la fermeture du vieux Forum.
Radio-Canada, 18h30

QUÉBEC PLEIN ÉCRAN

L'émission reçoit ce soir Dominic Champagne, auteur, scénariste, metteur en scène, l'homme derrière *Cabaret Neiges noires*.
Télé-Québec, 18h30

ARTS ET SPECTACLES

Un documentaire sur les 50 ans du Festival d'Avignon en 1996, avec différentes entrevues et archives historiques.
Télé-Québec, 19h30

DIVAS LIVE

Un gros show où l'on retrouve quelques bons moments. Ce spectacle avait été enregistré le 14 avril à New York afin d'amasser des fonds pour l'enseignement de la musique dans les écoles publiques américaines. Et on était arrivé à caser ensemble sur la même scène des super-vedettes: Céline Dion, Aretha Franklin, Mariah Carey, Gloria Estefan, Shania Twain et Carole King.
MusiMax, 22h30

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



LA GUERRE DES ROSES

(4) (The War of the Roses) É.-U. 1989. Comédie de mœurs réalisée et interprétée par Danny DeVito avec Michael Douglas et Kathleen Turner. Espérant conserver la maison familiale après son divorce, une épouse avide d'indépendance se bute au refus de son mari de quitter les lieux.
TVA 20h30

LE VOLEUR D'ENFANTS

(3) It. 1992. Drame psychologique de G. Amelio avec Enrico Lo Verso, Valentina Scalcini et Giuseppe Ieracitano. Un carabinier s'attache à deux enfants qu'il doit escorter jusque dans un foyer d'accueil.
TQ 21h

LA COURSE CONTRE LE TEMPS

(4) (Timescape) É.-U. 1991. Science-fiction de D. Twohy avec Jeff Daniels, Ariana Richards et Emilia Crow. Un aubergiste découvre que l'étrange groupe de touristes qu'il héberge vient du futur pour assister aux plus importants désastres du passé.
SRC 22h50

LE CHANT DES SIRÈNES

(4) (I've Heard the Mermaids Singing) Can. 1987. Comédie de P. Rozema avec Sheila McCarthy, Paule Baillargeon et Ann-Marie McDonald. Malgré son incompetence manifeste, une jeune femme se trouve un emploi temporaire dans une galerie d'art à Toronto.
Canal D 23h

| CANAUX | 16h30 | 17h00 | 17h30 | 18h00 | 18h30 | 19h00 | 19h30 | 20h00 | 20h30 | 21h00 | 21h30 | 22h00 | 22h30 | 23h00 | 23h30 |
|--------|----------|--|--------------------------------|--|---|---|---------------------------------|---|--|----------------|-----------------------------|----------------|--------------------------------|---|----------------------------------|
| RC | 2 2 4 | Branché | La Course destination monde | Le Téléjournal Ce soir | Le Fantôme du (1/2) | Cinéma / CONGO (5) avec Laura Linney, Dylan Walsh | | | | | | Le Téléjournal | Les Nouvelles du sport (22:27) | Cinéma / LA COURSE CONTRE LE TEMPS (4) avec Jeff Daniels, Ariana Richards (22:50) | |
| TVA | 6 7 9 | | | | | | | | | | | | | | |
| TVA | 9 11 12 | | | | | | | | | | | | | | |
| TVA | 13 | | | | | | | | | | | | | | |
| TVA | 4 5 6 | Cinéma / LES COULISSES DE L'EXPLOIT (4) avec John Cusack, David Strathairn (16:00) | | Le TVA | Cinéma / DOUBLE DRAGON (5) avec Robert Patrick, Mark Dacascos | | | | | | | | | Le TVA | Sport (23:25) / Loteries (23:44) |
| TVA | 7 8 9 | | | | | | | | | | | | | | |
| TVA | 10 11 13 | | | | | | | | | | | | | | |
| TVA | 40 | | | | | | | | | | | | | | |
| TOS | 15 17 24 | Cinéma / OLIVER ET OLIVIA (4) (16:00) | Graine de champion | Albert le 5e Mousquetaire | Québec plein écran | Arts et Spectacles / Avignon, passions publiques | Habitat traditionnel en Afrique | Cinéma / LE VOLEUR D'ENFANTS (3) avec Enrico Lo Verso, Valentina Scalcini | | | | | | Droit de parole (23:02) | |
| TOS | 30 46 | | | | | | | | | | | | | | |
| TOS | 2 4 16 | Pub | Box Office | Grand Journal (3) Hebdo Sports (17:40) | Le Chaïnon manquant | Cinéma / VICTOIRE D'UNE MÈRE (5) avec Jean Smart, Robert Pastorelli | | | | | | | | Le Grand Journal (22:58) | Cinéma / LECONS PRIVÉES |
| TOS | 30 35 49 | | | | | | | | | | | | | | |
| CABLE | RDI | Le Journal FR2 | Aujourd'hui | Bull. jeunes | Simplement... | Jrnl du siècle | Monde ce soir | Mémoires... | Les Marchands de misère | Le Journal RDI | Ent. des artistes | Trajectoires | Mémoires... | Griffe | Mtl spectacle |
| CABLE | TV5 | Vins... | Journal suisse | Montagne | Thalassa | Journal de FR2 | Fiesta | | | | Paris chic choc | Clip postal | Journal belge | Bon Week-end | |
| CABLE | D | Le Corps (16:00) | FrancoFolies/Robert Charlebois | M*A*S*H ...juste pour rire | Les Châteaux / Ville des vents | Le Goût du monde / Catalogne | Biographies / Michel Simon | Monde et Mystères / Fantômes | Cinéma / LE CHANT... | | | | | | |
| CABLE | V | Vie en vrac/Ce n'est pas ma mère | Combat... chefs | Croque la vie | Solo / ... en cas de maladie | Diagnostic / Le Cerveau | Tango / La Peur de l'engagement | J. de société | Eros / Spécial corps de la femme | Déclic | | | | | |
| CABLE | MP | 1 x 5 | SPAM | Cimetière | Fax | Box-Office | Perfecto | R.E.M.'S Road Movie | M. v. (21:20) | Bouge! | | | | Groove | |
| CABLE | MX | MusiMax Collection (14:00) | | Top 30 MusiMax | | | | Les Grands Concerts / Storytellers: Elton John - Billy Joel | | | | | | Divas Live | |
| CABLE | CF | Soeur volante | Radio Enfer | Chair de poule | Les Jules | Génération W | Joy. Naufragés | Premières Fois | | | | | | | |
| CABLE | TF | Scooby Doo | Le Diable... | Les Jetson | Tom et Jerry | Yogi l'ours | Fifi Brindacier | Bêtes à craquer | Splat! | Ned... triton | Les Simpson | Capitaine Star | Patrouille... | Highlander | Les Simpson |
| CABLE | RDS | Hockey / Spokane - Val d'Or (16:00) | | | | | Sports 30 Mag ...le plus fort | | Boxe / Fabrice Tiozzo - Terry Ray | | | | Les Superstars WWF | Sports 30 Mag | Qualif. Form. 1 |
| CBC | 6 | Ve-Day Remembered | | Sunday Report | Hockey / Sénateurs - Capitals | | | | | | | | Saturday Report | Cinéma / TRESPASS | |
| CBC | 4 | | | | | | | | | | | | | | |
| CBC | 8 13 | Inside Track | Entertainment Now | News | Regional... | Wheel of... | Dbl Exposure | Dr. Quinn, Medicine Woman | America's Most Wanted | Once a Thief | | | CTV News | News | |
| CBC | 12 | | World Championship Wrestling | Pulse | The Habs... | Star Trek: Voyager | | The Pretender | | | | | | Pulse / Sports | |
| CBC | 13 | Xena... (16:00) | The Simpsons | Global News | Jake and the Kid | The Adventures of Sinbad | Athma: From Allergy to Asthma | Traders | PSI Factor | Inside Country | Sat. Night Live | | | | |
| CBC | 24 | Ghostwriter | Bill Nye the Science Guy | Archaeology | The National Dream | Cinéma / TO EACH HIS OWN (5) avec Olivia de Havilland, John Lund | Conv. (22:10) | Cinéma / THE HEIRESS (3) (22:40) | | | | | | | |
| ABC | 8 | European Gymnastics Championship | | News | ABC World News | Wheel of... | Jeopardy | Cinéma / BABE (3) avec James Cromwell, Magda Szubanski | The Best Commercials You've Never Seen | News | Psi Factor | | | | |
| ABC | 13 | | | | Pub | Star Trek: Deep Space Nine | | | | Roseanne | Baywatch | | | | |
| ABC | 22 | | | | CBS Evening News | Entertainment this Week | Dr. Quinn, Medicine Woman | Early Edition | Walker, Texas Ranger | News | Hercules | | | | |
| CBS | 3 | PGA Golf / Bell South Classic (16:00) | | | NBC News | Jeopardy | N.Y. Wired | The Pretender | Profiler | | | | | | |
| CBS | 8 | | | | | Extra! Weekend | | | | | | | | | |
| CBS | 5 | Basketball / Jazz - Spurs (15:30) | | | | | | | | | | | | | |
| CBS | 10 | | | | | | | | | | | | | | |
| PBS | 33 | Points North | Antiques Roadshow | The Lawrence Welk Show | Mulberry | ...Being Served | Keeping Up... | No Place Like... | Austin City Limits | Monty Python | Cinéma / MY NIGHT AT MAUD'S | | | | |
| PBS | 57 | Week in Bus. | Decor... | Wall Street... | Antiques Roadshow | The Editors | McLaughlin Gr. | Yes Minister | Keeping Up... | Monty Python | Faith... Future | Ripping Yarns | The Bridge | Star Cops | |
| PBS | MM | VideoF. (14:30) | Spice Girls | VideoF. (17:35) | MuchMegaHits | MuchOnDemand | Fax | Pop-Up Video | Big Ticket Concert Oasis: All Around the World | Fax | Beavis & Butt-Head | | | | |
| PBS | TSN | Hockey / Spokane - Val d'Or (16:00) | | | Sportsdesk | Howard Mackie Awards | Baseball / Blue Jays - Mariners | | | | | | | | |

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

DIMANCHE

NOS CHOIX

Paul Cauchon

PLANÈTE EN FOLIE

Ce jeu humoristique composé de vrais et de faux reportages qu'il faut démêler fait un malheur, puisqu'il se place dans les cinq émissions les plus écoutées un mois après sa mise en ondes.
TVA, 19h

RENO

En 90 minutes, un portrait de Ginette Reno, du lancement de son premier 45 tours en 1962 à sa carrière au cinéma. Une valeur sûre.
Radio-Canada, 19h30

BOUILLON DE CULTURE

La Coupe du Monde de football s'en vient (de soccer, comme vous aurez compris), et Pivrot reçoit ce soir des écrivains passionnés du ballon rond et des auteurs de dictionnaires sur le sujet.
TV5, 20h30

CHARLES DUTOIT

Un portrait du maestro signé du service d'information de Radio-Canada. Entrevue avec ses enfants, avec son ex-femme Martha Argerich, avec ses amis, etc.
Radio-Canada, 21h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

LE SECRET EST DANS LA SAUCE

(4) (Fried Green Tomatoes) É.-U. 1991. Comédie dramatique de J. Avnet avec Kathy Bates, Jessica Tandy et Mary Stuart Masterson. Une vieille dame raconte à une jeune femme les aventures de deux amies qui tenaient un restaurant à l'époque de la Dépression.
TQS 20h

L'ODEUR DE LA PAPAYE VERTE

(3) Fr. 1993. Drame de mœurs de T.A. Hung avec Tran Nu Yên-Khê, Lu Man San et Truong Thi Lóc. A Saigon, une jeune servante à l'emploi de commerçants passe au service d'un musicien dont elle est amoureuse.
TQ 21h

AU CLAIR DE LA LUNE

(4) Can. 1982. Comédie fantastique d'A. Forcier avec Michel Côté, Guy L'Écuyer et Lucie Miville. Un albinos à l'esprit fantasque lie amitié avec un ancien champion du jeu de quilles.
Canal D 23h

BOULEVARD DU CREPUSCULE

(1) (Sunset Boulevard) É.-U. 1950. Drame psychologique de B. Wilder avec William Holden, Gloria Swanson et Erich von Stroheim. Un scénariste criblé de dettes vit aux dépens d'une ancienne vedette qui espère revenir à l'écran.
SRC 23h50



| CANAUX | 16h30 | 17h00 | 17h30 | 18h00 | 18h30 | 19h00 | 19h30 | 20h00 | 20h30 | 21h00 | 21h30 | 22h00 | 22h30 | 23h00 | 23h30 |
|--------|----------|--|---|--|---------------------------------|---|---|--|--|--|---------------|-----------------|----------------------------|--|---------------|
| RC | 2 2 4 | Hockey / Canadiens - Sabres (14:00) | La Vallée des trompe-la-mort | Le Téléjournal Ce soir | Découverte (sous réserves) | Les Beaux Dimanches / Reno | | | | Les Beaux Dimanches / Charles Dutoit | | Le Téléjournal | Nouvelles du sport (22:28) | Les Grands Prix de Formule 1 | |
| TVA | 6 7 9 | | | | | | | | | | | | | | |
| TVA | 9 11 12 | | | | | | | | | | | | | | |
| TVA | 13 | | | | | | | | | | | | | | |
| TVA | 4 5 6 | Cinéma / BÉBÉ À BORD (6) avec Judge Reinhold, Carol Kane (16:00) | | Le TVA | La vie est un sport dangereux | Planète en folie | | | | Cinéma / TOP GUN (5) avec Tom Cruise, Kelly McGillis | | | Le TVA | TVA Sports (22:55) / Loteries (23:14) / Pub (23:51) | |
| TVA | 7 8 9 | | | | | | | | | | | | | | |
| TVA | 10 11 13 | | | | | | | | | | | | | | |
| TVA | 40 | | | | | | | | | | | | | | |
| TOS | 15 17 24 | Les Tribulations du cabotin | Mais où se cache Carmen Sandiego? | Science-fiction | Pignon sur rue | En pleine nature | Hors-circuit / Sanctum | L'Afrique de toutes façons | Cinéma / L'ODEUR DE LA PAPAYE VERTE (3) avec Tran Nu Yên-Khê, Lu Man San | | | | | Québec plein écran (22:48) / Lectures de fin de soirée (23:48) | |
| TOS | 30 46 | | | | | | | | | | | | | | |
| TOS | 2 4 16 | Passion plein air | Pas si bête que ça! | Le Grand Journal | Hercule | Accès interdit | | | | Cinéma / LE SECRET EST DANS LA SAUCE (4) avec Kathy Bates, Jessica Tandy | | | | Le Grand Journal (22:48) | Pub (23:18) |
| TOS | 30 35 49 | | | | | | | | | | | | | | |
| CABLE | RDI | Le Journal FR2 | Aujourd'hui | Bull. jeunes | ...Pacifique | Entrée des... | Monde ce soir | La Facture | Le Siècle du peuple | Le Journal RDI | Scully RDI | Point de presse | Second Regard | Enjeux Plus | |
| CABLE | TV5 | Sous... (15:30) | Journal suisse | Cap Aventure | École des fans/Téléjournalisme | Journal FR2 | Drucker & Co | Stars & Co | Bouillon de culture | Bons Baisers d'Amérique (21:35) | Journal belge | Alice | Viva | | |
| CABLE | D | Le Corps (16:00) | Mémoire des boîtes à chansons | M*A*S*H ...juste pour rire | Châteaux américains / Les Astor | Le Goût du monde / Vietnam | Biographies / Michèle Morgan | Monde et Mystères | | | | | | Cinéma / AU NOM DE LA LUNE | |
| CABLE | V | Vie en vrac / Mères adolescentes | Combat... chefs | Croque la vie | Médecine enq. | Santé en... | L'Hôpital Chicago Hope | Victoire | Histoires / Maternité chez les ados | Guérir aut. | | | | Ailleurs/16 ans... Brésil, Thaïlande | |
| CABLE | MP | Musique vidéo (13:20) | | YUL / Bruxelles | Cimetière | Fax | Mettons fin au racisme | Musique vidéo | | | | | | Mettons fin au racisme | |
| CABLE | MX | Musimax Collection (14:00) | | Maximax / Beethoven Triple Concerto - Divas Live | | | | | | | | | | Musimax Collection | |
| CABLE | CF | Soeur volante | Ma sorcière... | Les Aventures de Sinbad | Chahut Bahut | Joy. Naufragés | Premières Fois | | | | | | | | |
| CABLE | TF | Scooby Doo | 2 Stupid Dogs | Cléo et Chico | Le Diable... | Yogi l'ours | Fifi Brindacier | Bêtes à craquer | Capitaine Star | Ned... triton | Les Simpson | Image par image | Highlander | Les Simpson | Ned... triton |
| CABLE | RDS | Hockey / Portland - Guelph (16:00) | | | | | Sports 30 Mag ...le plus fort | | Hockey / Canada - Suède | | | | | Sports 30 Mag | Génération... |
| CBC | 6 | Hockey / Canadiens - Sabres (14:00) | Cinéma / THE GREY FOX (3) avec Richard Farnsworth, Jackie Burroughs | | | | Cinéma / THE LION KING (3) Dessins animés | | National Geographic | Sunday Report | Undercurrents | Sunday Report | Auto Racing | | |
| CBC | 4 | | | | | | | | | | | | | | |
| CBC | 8 13 | NBA Playoffs / Sonics - Lakers (15:00) | ...Video | News | Due South | Mothers and Daughters | Cinéma / PHILADELPHIA (4) avec Tom Hanks, Denzel Washington | | | | | | | CTV News | |
| CBC | 12 | | Fashion TV | Pulse | Travel Travel | Touched by an Angel | | | | | | | | | |
| CBC | 13 | Chris Cross | The Simpsons | Sportsline | Talking Heads | 60 Minutes | Simpsons / King of the Hill | The X-Files | The Outer Limits | Sportsline | Newsweek | | | | |
| CBC | 24 | Imprint... (16:00) | Yo-Yo Ma: Inspired by Bach | Dialogue | Allan Gregg | How Wonderful | Hamish Macbeth | The National Dream | Human Edge | A. Gregg (23:40) | | | | | |
| ABC | 8 | Rio 400 Cart Auto Race (15:30) | | News | ABC World News Sunday | Cinéma / THE LION KING (3) Dessins animés | | Cinéma / BROKEN ARROW (4) avec John Travolta, Christian Slater | | | | | | News | Pub |
| ABC | 13 | | | | | | | | | | | | | | |
| ABC | 22 | | | | World News... | M*A*S*H | | | | | | | | The Entertainers | |
| CBS | 3 | PGA Golf / Bell South Classic (15:00) | | Sunday News | Seinfeld | 60 Minutes | Touched by an Angel | Miniséries / Only Love avec Rob Morrow, Marisa Tomei (1/2) | | | | | | Mad About You | Pensac |

LA VIE LITTÉRAIRE

Missives québécoises

«À l'aube du troisième millénaire», comme on nous en savonne déjà beaucoup trop les oreilles, quelle table nous dresse le Québec? Appétits voraces, estomacs d'oiseau, qu'y a-t-il à se mettre sur la dent? Le *Buffet*, dialogue entre deux épris de la jasette politique, présente quelques ingrédients...

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

«Vous avez trente ans, j'en ai le double, mais voilà que nous sommes conviés à la même réception donnée à l'occasion du millénaire. Il y aura, affirme le carton d'invitation, un extraordinaire buffet culturel pour les affamés de savoirs, de musiques, de spectacles, de divertissements et de plaisirs. À l'entrée on nous servira l'apéritif: ce verre sera-t-il à moitié plein ou à moitié vide? C'est une question de désirs et de courage», écrit Jacques Godbout, écrivain, cinéaste, éditeur, penseur connu et reconnu pour quelques-unes de ces envolées — sous plusieurs formes — au centre desquelles se loge le Québec.

Avant de destiner cet énoncé à tous ceux et celles qui mettront la main sur *Le Buffet — Dialogue sur le Québec à l'an 2000* (lancé cette semaine par la maison d'édition Boréal, que préside incidemment M. Godbout), Jacques Godbout l'a écrit à son interlocuteur, second acteur de cette pièce en 14 actes, le journaliste Richard Martineau, rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Voir*, autre célébrissime grande gueule, présente elle aussi sur de nombreux fronts.

L'idée a cela de séduisant qu'elle nous présente sous forme écrite une conversation à bâtons rompus entre un produit des cours classiques et un autre, trente ans plus jeune, des cégeps de béton. Godbout contre Martineau, sur le thème «réchauffé» du Québec et de ce qu'il offre au menu.

L'échange épistolaire d'une centaine de pages est rédigé sur fond gastronomique et regorge d'interrogations autour de «la problématique québécoise». «Qui sommes-nous?», demande Godbout. Nous avons tant de fois changé de nom! D'Habitant en Canayen, de Canadien en Canadien français, en Québécois puis en Québécois francophone et récemment en Québécois de souche. Avec tout ce bagage, quel habit porter lors du fameux buffet?

«Le monde nous convie à un Buffet. Il y aura toutes sortes de mets, toutes sortes de gens, rétorque Richard Martineau à son comparse. Debout devant ma garde-robe, j'hésite. J'apporte quoi? Je me présente comment? [...] Et si j'y allais comme ça, tel que je suis, non comme représentant d'une culture ou d'un peuple, mais seulement à titre personnel? [...] Chaque homme n'est-il pas une île? Chaque individu n'est-il pas un pays? Je ferai flotter mon propre drapeau, je brandirai mes propres couleurs. Je parlerai en mon nom.»

La table québécoise

Mythique indépendance du Québec, force réelle de l'individu devant l'éphémère de la masse, pouvoir de la religion supplanté par l'omniprésence de l'État, nécessité pour la culture québécoise d'élargir son «buffet» et d'y mettre autre chose que le pâté chinois et la tarte au sirop d'érable, rôle des intellectuels à la table du Québec,

importance de la langue: les adeptes de Godbout et les fidèles de Martineau ne seront pas étonnés par les propos ici relatés. Plutôt que d'y chercher la vérité, la science infuse ou même des réponses, il faut plutôt s'y plonger comme l'on écouterait silencieusement les échanges, parfois posés, ici enflammés, de deux bavards habitués par la culture québécoise.

«Le jeu se termine: nous échangeons des textes depuis dix mois déjà, dans la bousculade du travail et la vie de famille», conclut M. Godbout. Nos conversations privées vont devenir publiques. On nous reprochera d'affirmer ceci plutôt que cela, sans comprendre que l'intérêt de l'exercice réside dans la juxtaposition des démarches. Je viens de nous relire: nous avons une propension au sermon, vous au nom de la modernité, moi dans une perspective traditionnelle.»

«L'avenir s'amusera à nous tirer les tapis sous les pieds, à nous prendre au dépourvu, à nous répondre par des questions, rétorque son correspondant en guise d'épilogue. Le dialogue sera de plus en plus essentiel, nous devrons apprendre à penser en diagonale et à lire entre les lignes. [...] Oser nous regarder en face et voir plus loin que le bout de nos certitudes.»

Littérature jeunesse primée

Monsieur Christie, vous faites de bons... livres! Les finalistes pour l'obtention des prix du livre M. Christie sont connus: pour le volet français, il s'agit de *Petit Zizi* (Thierry Lenain et illustré par Stéphane Poulin), *Pas de taches pour une girafe* (Lucie Papienau et Marisol Sarrazin), *Roméo le rat romantique* (Carole Tremblay et Dominique Jolin) et *Simon et le petit cirque* (Gilles Tibo), pour la catégorie sept ans et moins. Chez les huit à onze ans, Dominique Demers (*La Mystérieuse Bibliothèque*), Jacques Savoie (*Le plus beau des voyages*), Sylvain Trudel (*Le Grenier de monsieur Basile*) et Angèle Delaunois (*La Chèvre de monsieur Potvin*) sont les finalistes. Robert Soulières (*Un cadavre de classe*), Dominique Demers (Maine), Jean-Pierre Davidts (*Le Petit Prince retrouvé*) et Maryse Pelletier (*Une vie en éclats*) pourraient remporter la palme. Les noms des gagnants seront dévoilés le 27 mai prochain. Ils se partageront 22 500 \$.

La littérature sur le Web

L'île, le «centre de documentation virtuel sur la littérature québécoise», était inauguré en début de semaine dernière par l'Union des écrivains du Québec et ses partenaires. Première phase: données bibliographiques; seconde phase à développer: consultation et documentation. Pour le plaisir de fouiner: www.litterature.org

LIVRES

BIOGRAPHIES

Rumeurs et cinéma

INGRID BERGMAN

Donald Spoto
Traduction de l'anglais par Jean Charles Provost
Presses de la Cité, Paris, 1997, 451 pages

MARTIN BILODEAU

S'il existait une lacune quant à notre connaissance de la vie et l'œuvre d'Ingrid Bergman, ce n'est certes pas la nouvelle biographie de Donald Spoto, publiée aux Presses de la Cité, qui la comblera. Biographe attiré des stars du grand écran érigées en icônes (James Dean, Marilyn Monroe, Elizabeth Taylor), Spoto aborde le long rivage Bergman avec le même sens du scandale, le même enthousiasme du fan et la même propension à transformer les rumeurs en faits.

Née à Stockholm en 1915, d'une mère allemande qui mourra trois ans plus tard et d'un artiste bohème devenu homme d'affaires — qui survivra à son épouse une dizaine d'années —, Ingrid Bergman, qui passa son enfance sans mère et son adolescence sans père, est rapidement devenue une travailleuse acharnée, autodidacte, instinctive, polyvalente et polyglotte (elle a tourné dans cinq langues); des atouts qui ont jeté les bases d'une carrière exemplaire, qui a pris son envol en même temps que le cinéma suédois prenait le sien.

De ses débuts dans les mélodrames suédois de Gustav Molander jusqu'à son dernier grand rôle dans *Sonate d'automne* (1977), d'Ingmar Bergman — qui n'était pas parent mais dont le père pasteur officiait à l'église voisine —, sa carrière de 46 films (ainsi que onze pièces et cinq téléfilms) et de trois oscars (pour *Gaslight* de Cukor, *Anastasia* de Litvak et *Murder on the Orient Express* de Lumet) est en effet marquée par sa collaboration avec des créateurs de génie.

Ses passages chez Curtiz (*Casablanca*), Renoir (*Elena et les hommes*), mais surtout Hitchcock (*Spellbound*, *Notorious*) et Rossellini (*Stromboli*, *Voyage en Italie*), témoignent d'un parcours spectaculaire et accidenté, dont elle relève chaque pari dramatique avec la même passion fougueuse pour, après une journée sur un plateau ou une soirée sur une scène, regagner le giron familial dont elle abandonnait invariablement la gouverne à des époux autoritaires.

Ainsi le cœur de cette biographie en mal de scandales

est-il consacré à celui, énorme, qui a entouré le mariage de cette Jeanne d'Arc d'adoption, en 1950, avec le cinéaste italien Roberto Rossellini. Ainsi Spoto ne ménage-t-il aucun détail du scabreux procès en divorce que lui a intenté Peter Lindstrom, son premier mari épousé en Suède peu avant son départ pour l'Amérique en 1936 (pour tourner le remake d'*Intermezzo*) et témoigne-t-il avec délectation du parti pris de la presse américaine pour ce dernier — qui, pour aggraver les choses, a gardé sa fille Pia en otage. Les démêlés sentimentaux et judiciaires de la star se sont en effet répandus jusqu'au sénat américain, où on votait pour interdire la diffusion de ses films avec Rossellini, perçus dans l'Amérique macarthyste comme les œuvres dégénérées d'un play-boy surestimé.

Une définition qu'embrasse Spoto sans discernement, celui-ci s'improvisant spécialiste pour nous expliquer que la réussite de *Rome ville ouverte* n'est attribuable qu'à la collaboration du scénariste Federico Fellini, et réduisant *Voyage en Italie* à «un documentaire touristique en panne de dialogues [...] qui sera porté au pinacle, pour des raisons mystérieuses, par les tenants de la Nouvelle Vague française». Admiré mais tout autant malmené par la plume commère de Spoto, Hitchcock verra son rôle réduit à celui d'un amoureux transi, l'auteur limitant ses observations sur les films aux seuls commentaires admiratifs émis par Bergman dans ses mémoires, publiés en 1980, deux ans avant sa mort.

Cette biographie, par ailleurs dépourvue de décor socio-historique, est une véritable litanie en faveur d'une femme que l'auteur cherche en vain à mouler en icône. On comprend mieux pourquoi Spoto accorde tant d'importance aux rumeurs («Gary Cooper a-t-il été son amant?», questionne le biographe en trois pages bien remplies d'hypothèses et de racontars), montre si peu d'intérêt pour le travail sérieux de l'actrice sans frontières et le rôle ordinaire de la mère rongée de remords qu'elle a joué jusqu'à la fin de sa vie, et comprend si mal le déchirement de cette figure virgine qui, pendant une interruption du tournage londonien des *Amants du capricorne*, a traversé la Manche pour se rendre à Paris, où l'attendait un cinéaste vaguement aristocrate avec lequel elle tournera six longs métrages et pour lequel elle tournera le dos à l'Amérique cocoonnante. Déjà à l'époque, Bergman fuyait son biographe.

NATURE

Oiseaux et papillons

OISEAUX DU QUÉBEC ET DES MARITIMES

Jean Paquin et Ghislain Caron
Éditions Michel Quintin
Collection «Guides Nature Quintin»
Waterloo, 1998, 392 pages

S'attaquer à un marché dominé par les grands guides nord-américains n'est pas un mince défi, d'autant plus que les Peterson et autres sont aussi devenus des classiques dans les maisons d'enseignement et dans les clubs d'ornithologie. Mais les Éditions Michel Quintin ont mené là — et à bon port — un projet remarquable. Ce livre est doublement pratique. D'abord parce qu'il simplifiera grandement le travail d'identification en limitant le repérage aux 314 espèces, parfois rares, qu'on retrouve au Québec. Certes, un spécialiste pourrait préférer le grand éventail nord-américain au cas où... Mais pour l'amateur, même fort sérieux, la rapidité est un facteur déterminant dans l'identification des espèces.

Il faut souligner par ailleurs que le travail d'illustration du peintre animalier Ghislain Caron en fait un égal de ses célèbres vis-à-vis américains. Sur ce plan, on pourrait même dire qu'il joue avec plus de bonheur avec le contraste

et la vivacité des couleurs. Certaines planches, comme les couvées de sauvagine, sont des trouvailles.

Finalement, il faut souligner la conception de cet ouvrage en deux parties. La première facilite la comparaison des espèces et la distribution selon la formule classique. Et la deuxième donne des renseignements sur l'habitat, la nidification et les mœurs. Une réussite qui donnera des ailes aux ornithologues amateurs!

PAPILLONS ET CHENILLES DU QUÉBEC

ET DE L'EST DU CANADA
Jean-Paul Laplante
Éditions de l'Homme
Montréal, 1998, 280 pages

Cette fois, il faut parler d'une œuvre, d'une référence pour longtemps.

On n'a pas besoin de savoir que Jean-Paul Laplante a mis plus de 30 années de recherches avant d'accoucher d'une pareille bible. Cela se voit d'entrée de jeu.

On y recense plus de 300 espèces et sous-espèces bien d'ici. Les planches de photos couleur facilitent l'identification souvent bénédictine à

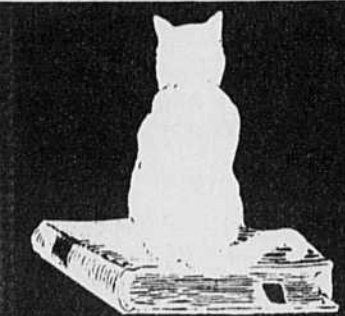
laquelle il faut se livrer dans ce domaine où la loupe est reine. Par ailleurs, une autre section du livre présente les chenilles, œufs et chrysalides. En tout, selon la maison d'édition, plus de 1000 photographies.

D'entrée de jeu, le livre communique la passion de son auteur pour les lépidoptères, dont l'apparition sur Terre remonte à plus de 150 millions d'années. On y détaille, cela va sans dire, les étonnants cycles de la reproduction, une description poussée des organes et des grandes variations au sein de cette importante superfamille d'insectes.

Entomologiste et biosystématicien, Jean-Paul Laplante est lui-même un collectionneur qui aurait réuni plus de 1000 spécimens en plus d'avoir été conservateur de la collection d'insectes du Centre de foresterie des Laurentides, où il se spécialisait dans l'identification.

La série de notes biologiques qui terminent ce livre donne en vue schématique plusieurs renseignements sur la distribution des papillons au Québec, leur abondance relative et leurs habitats de prédilection ainsi que les principaux renseignements sur le stade des chenilles.

Un livre comme on n'en voit pas souvent. À conserver longtemps.
Louis-Gilles Francaeur



BOUQUINERIE SAINT-DENIS

Achetons Vendons

Vos livres, petite ou grande collection. Payons le bon prix.

Bandes dessinées Livres d'art et 20 000 autres titres à prix très réduit.

LIVRES D'OCCASION

4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Montréal (514) 288-5567

TRIPTYQUE

MŒBIUS
77
BIUS
ÉCRITURES/LITTÉRATURE

LE PÈRE

Myriam Arpin • Jean Boivert
François Couture • Jean Forest
Jean-Paul Gilon • Robert Giroux
Sir Robert Gray • Julie Rivon
Pierrette Laporte • Pierre Masseau
Béatrice Milgrouh • Maxime-Olivier Moutier
Stanley Pagan • Martin Pigeon
Raymond Plante • Lyne Richard
Suzanne Robillard • Fabienne Roitel
Marie-Hélène Saladin • Laurent Trépanier
Manon Vallée

Photo de François Couture

MŒBIUS n° 77

LE PÈRE

Un numéro exceptionnel!
Un thème incontournable!

MŒBIUS, une revue qui se démarque par son éclectisme et son acharnement à valoriser la découverte de nouvelles voix.

10 \$ en kiosque et en librairie.

Tél. et téléc.: 597-1666

site Web : www.generation.net/tripty

DES MOTS ET DES SONS
Lecture - concert

Voyagez dans des régions inexplorées de la planète littéraire et musicale

Québec, Terre d'Amérique

Le samedi 9 mai 1998, à 23 h

Le poète Guy Marchamps sera accompagné du chanteur Vainvard qui interprétera des chants liturgiques en langue amérindienne.

Dans le cadre de la 4^e édition du Festival de la Littérature

À la Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal (métro Sherbrooke)

Réservation obligatoire : (514) 849-8540 Entrée libre

UNEQ
Union des écrivains et écrivains québécois

CONSEIL DES ARTS
COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL

L'UNION DES ÉCRIVAINS ET ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS PRÉSENTE

LA LITTÉRATURE VOYAGEUSE

Pourquoi partent-ils vivre et écrire ailleurs pour toujours, quelques années, ou quelques mois ?

Une rencontre avec les écrivains Jacques Godbout, Yann Martel et Madeleine Monette animée par Stéphane Lépine, journaliste littéraire à la chaîne culturelle de Radio-Canada.

Dimanche 10 mai, de 15 h à 17 h, à la Librairie GALLIMARD, 3700, boulevard Saint-Laurent. Entrée libre.

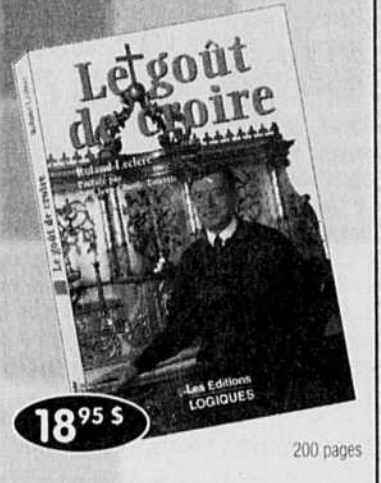
INFO-FESTIVAL (514) 633-2361

UNION DES ÉCRIVAINS ET ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

LIBRAIRIE GALLIMARD

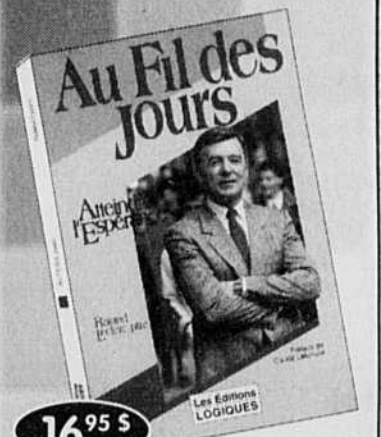
Les Éditions LOGIQUES

La parole et l'esprit



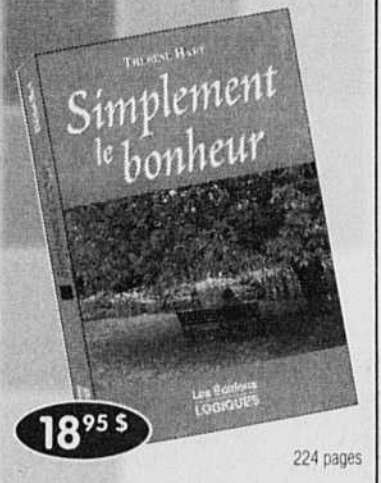
Le goût de croire

Roland Leclerc, prétre



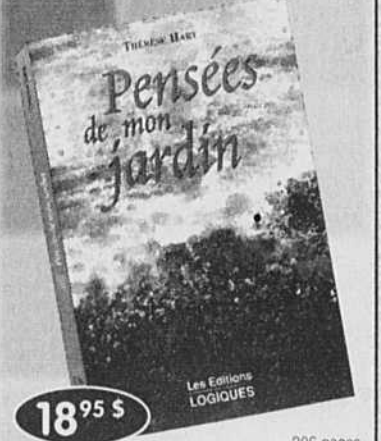
Au fil des jours

Roland Leclerc, prétre



Simply le bonheur

Thérèse Hart



Pensées de mon jardin

Thérèse Hart

Distribution exclusive LOGISQUE

1225, rue de Condé
Montréal (Québec) H3K 2E4
Tél. : 933-2225 Fax : 933-2182
logique@cam.org
<http://www.logique.com>

De la syncope

Arrêts sur images et indifférence télévisuelle

LES INTERMITTENCES

BERTRAND R. PITT

Galerie verticale, espace 1
1871, boul. Industriel, Laval, Jusqu'au 31 mai

BERNARD LAMARCHE

L'organisation géographique du réseau des galeries montréalaises, réparties que sont ces dernières en quelques centres bien définis, nous fait souvent perdre de vue les activités des centres artistiques, disons, limitrophes. Plus au nord, la galerie Verticale, à Laval, égarée dans le parc industriel de l'endroit, a tendance à se faire oublier.

Dans sa salle principale, la galerie présente la toute dernière installation (sculpture?) vidéo de l'artiste pas très vieux Bertrand R. Pitt. Disons le sans ambages, un des aspects de l'œuvre, ayant trait principalement au contexte de sa présentation, ne semble pas tout à fait résolu. Cette dernière constitue néanmoins une proposition qui risque de ne laisser personne indifférent.

En plein centre de la galerie, Pitt a installé dos à dos deux séries de trois étagères en mélamine noire, véritables icônes de la domesticité, faiblement éclairées de l'intérieur. Dans chacune des étagères du centre, un poste de télévision diffuse les visages immobiles de deux personnages, un homme et une femme. Alors que le relatif statisme des images pourrait laisser croire à des arrêts sur images, une action naturelle se produit, celle du clignement des paupières, qu'il nous est imposé de remarquer. En effet, de façon imprévisible, ce mouvement anodin est saisi, figé ne serait-ce que quelques fractions de secondes, qui semblent par contre de petites portions d'éternité, au moment où les yeux se ferment et le regard s'interrompt.

Quand l'image dort

À ce moment précis, lors de cette «rythmie» inquiétante

te du regard, un bruit assourdissant, suggérant le son amplifié du rythme du cœur, martèle pour le rendre encore plus présent l'allongement anormal du battement des paupières. Lors de ces endormissements de l'image et du regard qu'elle supporte, lors de ces «infimes absences», pour reprendre les termes de l'artiste, la réciprocité des regards est coupée. Alors, ces images qui elles aussi nous regardaient ne nous regardent plus et se laissent voir, coupées du monde un instant pour reprendre aussitôt leur besoin d'être reliées. Les mouvements respectifs des yeux des deux protagonistes, trahis par les bruits émis lorsqu'on ne les voit pas, ne sont jamais synchrones, appuyant la nature heurtée de cet étrange dialogue.

Pitt use du vocabulaire associé au langage télévisuel. Au même titre que l'image qui entre indifféremment dans nos foyers par l'appareil de télé, les portraits muets à l'écran sont diffusés sans égards pour ceux qui risquent (ou non) de les croiser. Les interventions somme toute minimes de Pitt s'insèrent là, dans cette manière de briser l'indifférence associée à l'image télévisuelle. Pitt donne une présence accrue à ce monument de froidure domestique. En utilisant le mobilier comme d'un monolithe impropre à la communication, il le transforme comme s'il s'agissait d'un être à part entière (par exemple, les haut-parleurs ne sont pas insérés dans les meubles, ils en font intégralement partie).

Un seul hic demeure pourtant, relativement minime toutefois, et surtout facilement réparable. L'éclairage feutré dont on a essayé de baigner l'ensemble est malheureusement rabattu par la lumière naturelle qui s'infiltre par la porte d'entrée de la galerie. Rarement aura-t-on pu mettre aussi précisément le doigt sur ce qui nous apparaît comme un bémol dans la mise en scène d'une pièce. Allez savoir. Il s'agit peut-être d'une surinterprétation de l'œuvre de notre part, mais il semble qu'elle serait largement valorisée si la lumière interne qui en émerge était mise davantage en relief. Il s'agit d'une question d'atmosphère et d'impact. L'œuvre, heureusement, s'en tire tout de même assez bien, par sa force indéniable.



SOURCE GALERIE VERTICALE

Tirée de l'exposition de Bertrand R. Pitt, une installation vidéo et sonore

Aventure spirite

Une conception mystique, symboliste et ritualiste de l'art

MESSAGES

FROM THE LIGHT

TIM WHITEN

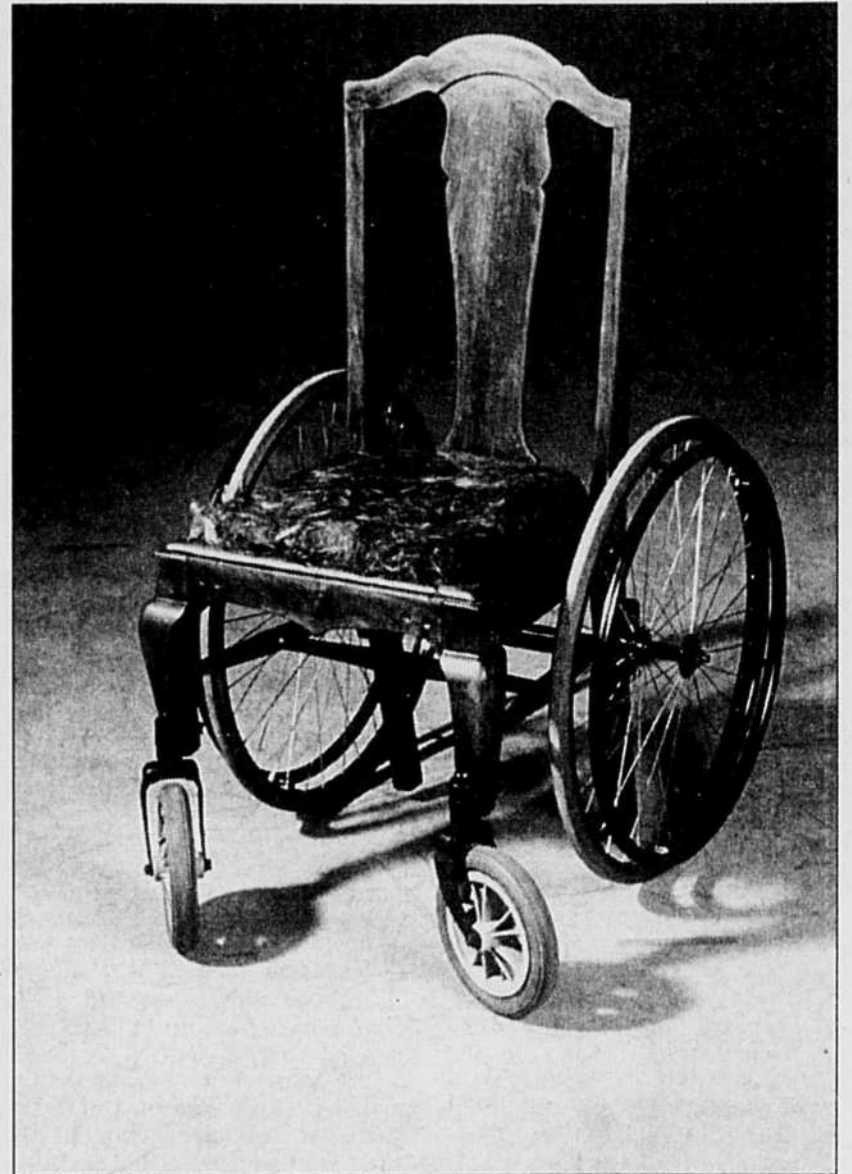
Galerie Liane et Danny Taran
Centre des arts Saydie Bronfman
5170, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, Jusqu'au 24 mai

BERNARD LAMARCHE

Il est de ces expositions qui peuvent nous travailler un moment avant qu'on puisse vraiment avoir l'impression d'en comprendre les rouages. Des blocages interviennent, avouons-le, qui ralentissent la réflexion. Parfois ces blocages se résorbent, se renversent, et ce revirement modifie notre perception générale des choses. Parfois, même si l'on en vient, au bout d'un moment, à mieux saisir ce qu'offre une exposition, il se peut que cette acclimatation ne réussisse pas totalement à lever le doute. Ce qui ne doit pas conduire à l'abdication pour autant.

C'est le cas avec l'exposition à la galerie du Centre Saydie Bronfman des œuvres de l'artiste torontois Tim Whiten — dont c'est la toute première exposition solo au Québec, bien qu'il pratique depuis les années 70 (en 1995, il était inclus dans un accrochage de groupe à la galerie de l'Université Concordia lors de l'exposition *Ordinary Magic: Aspects of Ritual in Contemporary Art*). Whiten partage une conception mystique, symboliste et ritualiste de l'art avec laquelle, aussi bien le dire immédiatement, on n'adhère que difficilement. À chacun ses limites, comme le veut l'adage.

Un des motifs de prédilection de Whiten est le crâne humain, qu'il utilise tel quel dans ses assemblages. Or, si ce motif a été largement repris dans tout l'art occidental, les sources philosophiques et spirituelles du travail de Whiten se retrouvent plutôt du côté des archétypes jungiens, des mythes classiques, des légendes, du shamanisme, des conceptions rosicruciennes du monde, des principes d'alchimie, des textes anciens comme la *Kabbale*, etc. Par contre, on ne peut pas dire, surtout si on compare ses œuvres à celles d'un Mark Prent, par exemple, avec ses compositions volontairement monstrueuses, que



SOURCE GALERIE LIANE ET DANNY TARAN

Chair, de Tim Whiten

le travail de Whiten soit de l'ordre du macabre, au contraire. Si la mort rôde en ces lieux, c'est dans la mesure où elle est une des constituantes principales de la vie. Aux dires de Whiten, c'est l'énergie intrinsèque aux matériaux qu'il cherche à déployer.

Connotations culturelles

Cela dit, l'utilisation du crâne dans notre tradition artistique n'est pas sans comporter quelques dangers. Le crâne est souvent associé aux vanités, aux natures mortes symboliques et devient donc un artefact lourdement chargé de connotations culturelles. Il est difficile de s'extraire de ce réseau de sens solidement ancré dans notre tradition et de ne pas le voir comme un raccourci particulièrement économique pour introduire des considérations spirituelles.

Toutes les œuvres cependant n'utilisent pas le crâne comme élément de composition. Quelques-unes utilisent le mobilier. Par exemple, dans *Ch-air*, de 1992, une chaise antique est transformée en chaise roulante dont le siège est constitué de cheveux. Ailleurs, une

chaise usée est vidée de sa substance (le rembourrage), soigneusement conservée dans un sac de lin. Dans une autre œuvre, qui contient un crâne celle-là, une roue de bicyclette fixée à un axe appuyé au mur, transformée en une sorte d'outil sans fonction utilitaire, invite à la manipulation. Ailleurs, des cannes surdimensionnées, faites de parties de parapluies protecteurs, prévues à l'usage de géants nomades, sont appuyées au mur. Devant elles, de petites constructions recouvertes de la toile des parapluies demandent à être révélées par le visiteur.

On le comprend, qu'elle soit suggérée ou effective, l'usage de ces objets réfute leur appartenance au monde de la mort. En effet, on en vient à croire que la valeur d'usage de ces objets, les rituels qu'ils permettent d'activer ou dont ils proviennent, les actions répétitives qu'ils induisent et les énergies qu'ils contiennent comme réceptacles des actions humaines font de ces artefacts le lieu de processus énigmatiques. Incarnées ainsi dans des objets de fabrication humaine, ces forces fécondes constituent l'art de Whiten. On y entre ou pas.

Guy de Grosbois

LIBRAIRE

LIVRES
ANCIENS et
MODERNES

arts de la scène
beaux-arts
décoration
histoire
littérature
reliure d'art

ACHAT
VENTE
CATALOGUE

1220, ave. Bernard, n. 15
Outremont (Québec)
H2V 1V6
Téléphone: 490-0170

En collaboration avec les Belles Soirées de l'Université de Montréal

PAGES ET PAYSAGES DE PROVENCE

en compagnie de Mme Andrée Lotey PHD en littérature
25 août au 6 septembre 1998

Sur les pas de Giono, Mayle, Daudet, Bosco, Pagnol,
Picasso, Matisse, Cézanne et des sites qui les ont inspirés.
\$3,464.00 p.p. occ. double

séance d'information à venir R.S.V.P.

Cap Voyages

tél. 514 728-4553

Proximités

ÉVÉNEMENT DE CRÉATION IN SITU
du 8 au 17 mai 1998 à Victoriaville

avec la participation de

Karole Biron Reine Bouthat Johanne Chagnon Madeleine Doré André Du Bois Bernard Épaul Diane Laurier
Lise Létoimeau Laurent Luneau François Mathieu Marie-Luce Maupetit François Morelli Robert Prénovault
Jean-Claude St-Hilaire Guy Sioui Durand Jean-Michel Sivy Sylvie Tourangeau Ghislaine Verville

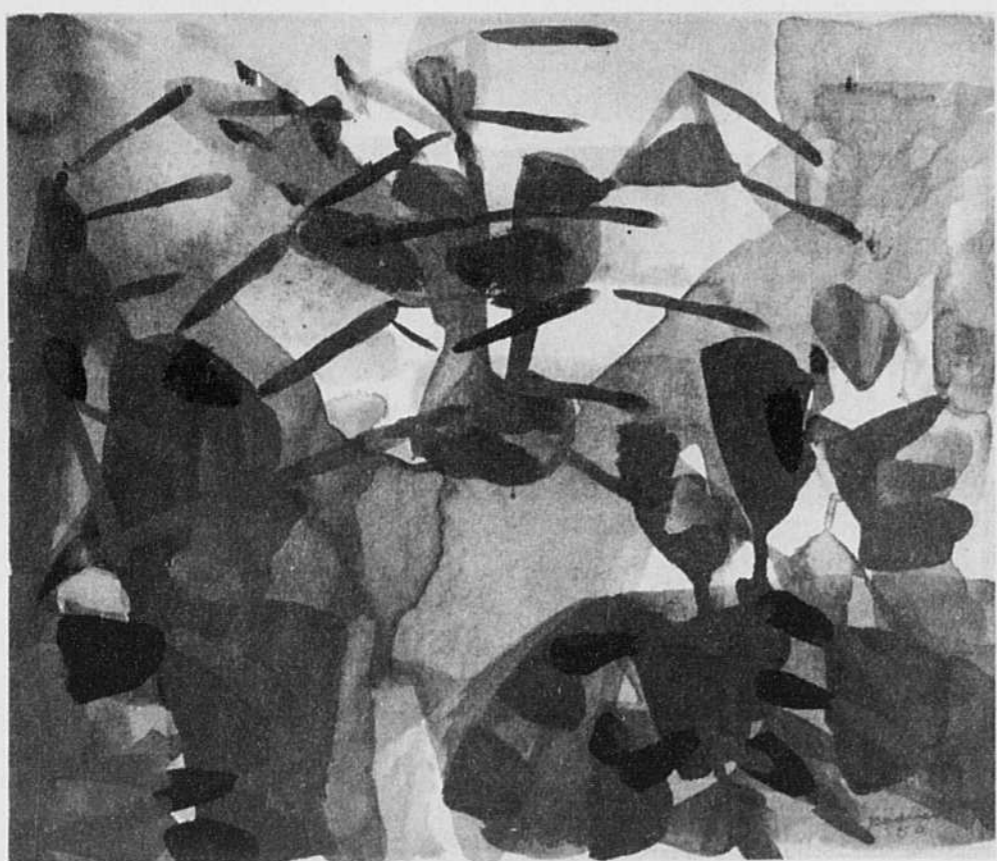
Commissaire invitée : Catherine Gagné

Une production de

grave

17, des Forges, Victoriaville, (Québec) G6P 1N5 Téléphone et télécopieur : 819-758-9510

avec le soutien du Conseil des arts et des lettres du Québec, de Cascades Inc. et de la Ville de Victoriaville



Paul-Émile Borduas, Sans titre, 1950. Gouache sur papier 18,9 x 22,2 cm. Legs de Monsieur Claude Hiron. Collection : Musée d'art contemporain de Montréal. Photo : Richard-Max Tremblay.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

BENSON & HEDGES
présente

Borduas
et l'épopée automatiste

du 9 mai au 29 novembre 1998

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements : (514) 847-6226

BANQUE
NATIONALE

LE DEVOIR

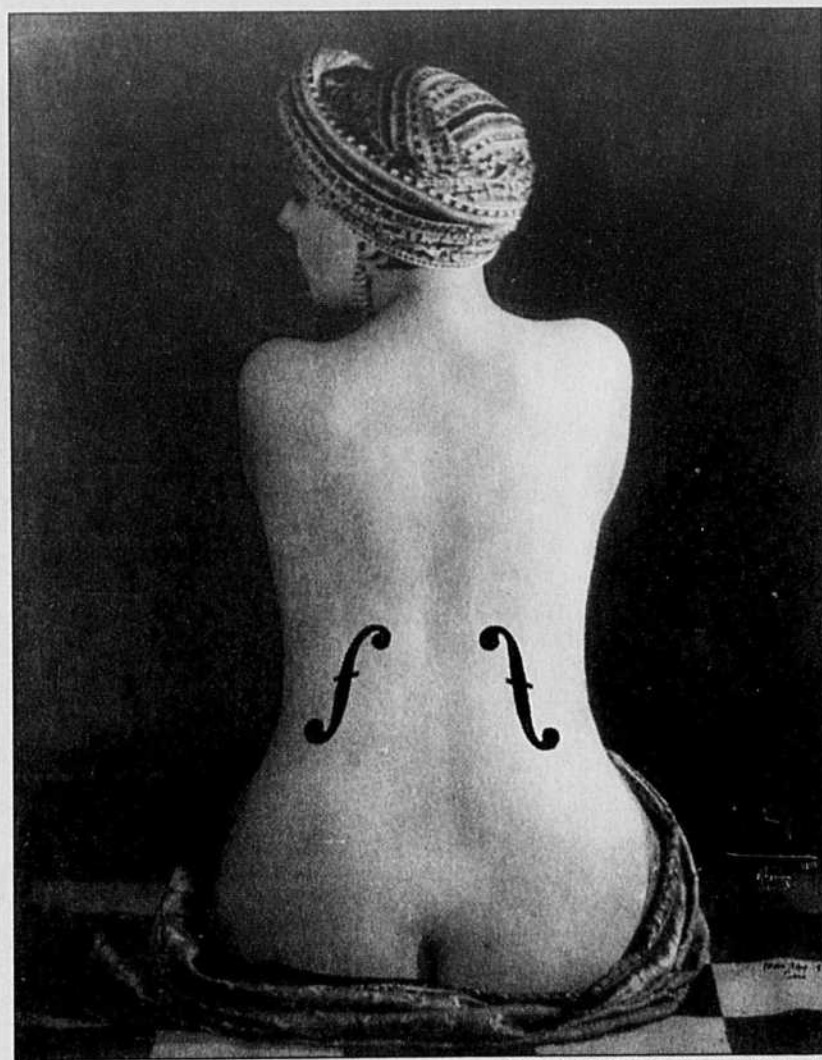
Pentacom

LES ARTS

ARTS VISUELS



SOURCE MOMA



SOURCE CENTRE GEORGES-POMPIDOU

Ci haut, *Le Violon d'Ingres*, 1924. À gauche, *Noir et blanche*, 1926.

Man Ray réinvente le réel

L'œuvre d'un grand photographe, d'un portraitiste recherché et d'un artiste d'avant-garde

MAN RAY

La photographie à l'envers

Galerias nationales du Grand Palais
Jusqu'au 29 juin

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À PARIS

L'œuvre de Man Ray ne cesse de fasciner. Certains signes ne trompent pas. Plus d'une dizaine d'expositions importantes dans le monde ont mis en lumière son œuvre ces deux dernières années seulement. Mieux, au moment où s'ouvre une autre grande exposition au Grand Palais de Paris, le collectionneur allemand Werner Bokelberg découvre qu'il a acquis, pour plus de deux millions de dollars, 78 photos de Man Ray dont la plupart sont... des faux.

Ironiquement, le compagnon des surréalistes ne s'est-il pas justement toujours tenu en équilibre quelque part entre le vrai et le faux? N'a-t-il pas toujours essayé de dérouter aussi bien ceux qui cherchaient dans son œuvre une transcription parfaite de la réalité que ceux qui n'y voyaient que pure invention?

C'est un peu ce qu'illustre l'exposition du Grand Palais, qui sera certainement l'une des plus courues à Paris cet été. Les 500 œuvres rassemblées pour l'occasion sont largement tirées de la dation de l'atelier de l'artiste (12 000 négatifs et 5000 contacts légués après la mort de Juliet Ray et disponibles pour la première fois) ainsi que des 1500 négatifs offerts au Musée national d'art moderne par son ancien secrétaire, Lucien Treillard.

L'exposition illustre avec brio comment Man Ray fut à la fois un grand photographe professionnel, un portraitiste recherché, mais en même temps un artiste d'avant-garde constamment à la recherche de nouvelles voies d'expression. Elle montre aussi que Man Ray a toujours exploré cet espace entre le réel et l'art, travaillant à sa façon à introduire un peu d'art dans le réel et un peu de réel dans l'art.

Un jeune artiste américain

Lors de la Grande Exposition des arts décoratifs tenue à Paris en 1925, le jeune artiste américain, fraîchement débarqué à Paris, photographie les robes exposées au Grand Palais (pavillon de l'Éléphant) sur des mannequins stylisés de trois mètres de haut. Ses images paraîtront dans le nouveau magazine *Vogue* français. Mais, étrangement, elles feront aussi la couverture d'une obscure revue d'avant-garde intitulée *La Révolution surréaliste*.

En 1922, un incident, lors d'un développement, met en contact un peu de lumière et des objets posés sur un papier photosensible. Une fois dans le révélateur, le papier reste blanc là où était posé l'objet. Man Ray venait de découvrir la «rayographie». Ces réalisations surprenantes paraîtront aussi bien dans *Vanity Fair* que dans les publications surréalistes tirées à quelques centaines d'exemplaires.

Man Ray utilisera cette technique pour créer des effets fascinants, parmi les plus surprenants présentés dans cette exposition fort justement intitulée *La Photographie à l'envers*. L'Américain à Paris travaillera d'ailleurs toute sa vie à subvertir cet art qui n'en est pas un, disait-il.

Lorsqu'Emmanuel Radnitzky débarque à Paris pour la première fois, en 1921, il ne parle pourtant pas un mot de français. Il n'est pas non plus photographe, mais peintre. Tout au plus a-t-il fréquenté la galerie new-yorkaise d'Alfred Stieglitz où il a rencontré Marcel Duchamp. Sa première exposition est un échec tellement complet qu'il décide de se tourner vers la photographie. D'où cette tension constante dans son œuvre entre la profession et la création.

Les Français ne se battent pas pour la place. «*La plupart des photographes en relation avec le milieu artistique des années 20 à Paris sont des immigrants*, écrit Michel Frizot, *auxquels les jeunes Français, plutôt enclins à la poésie et la littérature, abandonnent volontiers le choix de pratiques moins nobles*» (Man Ray, *La Photographie à l'envers*, Centre Georges-Pompidou - Seuil).

Duchamp, Picasso et consorts

Man Ray commence donc par pho-

tographier les œuvres de ses camarades: Duchamp, Ernst, Breton, Braque, Dalí, Chirico, Picasso, etc. Chaque fois, il garde en réserve une plaque pour faire le portrait de l'artiste à la fin de la séance. La cerise sur le gâteau.

Rapidement, il devient un portraitiste recherché et croque le Tout-Paris. Une activité qu'il a par la suite tenté de minimiser, notamment dans sa biographie (*Man Ray, Autoportrait*). Mais les recherches réalisées pour cette exposition ont permis d'en saisir toute l'importance. Comme elles ont permis de montrer l'ap-

port de l'artiste à la photographie de mode et à la publicité, qui s'accommodent souvent fort bien des audaces surréalistes.

Etrangement, plusieurs de ces réalisations que Man Ray refusait de mettre au compte de son œuvre paraissent aujourd'hui en faire partie à part entière. Car, même dans la photographie strictement commerciale, Man Ray retravaille sans cesse les cadrages et les tirages. Il manipule les images, les retouche, les colore même, réinvente les décors et fait apparaître ce que personne n'avait vu.

Solarisation, surimpression, trame, rayogramme, on ne compte plus les techniques qu'il a mises au point ou utilisées et qu'illustre amplement la seconde partie de l'exposition. C'est là qu'on retrouve avec plaisir les grands classiques de Man Ray: du fameux violon d'Ingres (nu de dos transformé en violon) aux photographies de Lee Miller, en passant par *Noire et blanche* (tête de femme blanche à côté d'un masque africain).

Dernière partie, mais non la moindre, l'exposition se conclut sur ce qu'on pourrait appeler, faute de

mieux, les œuvres expérimentales de l'artiste. Ray crée littéralement des objets mathématiques, sortes de sculptures géométriques qui se veulent les composantes d'une géographie non euclidienne.

Dans son *Autoportrait*, Man Ray constatait que «*l'appareil photo, trop rigide*», ne se prêtait pas à certaines de ses idées. Bref, qu'il était allé «*à la limite de ses capacités d'invention*» et que seule la peinture lui permettait «*d'échapper à la routine*».

On se prend alors à imaginer ce qu'il aurait fait devant un écran d'ordinateur.

PROGRAMMATION 1998



Le club des collectionneurs et amateurs d'art

Des conférenciers reconnus pour leur expertise, des sujets variés, des échanges personnalisés et des conseils fort judicieux, marqueront la 2e année du Club. Au programme, quatre conférences et la visite d'une collection privée.

Conférencier: Marcel Brisebois,
Directeur, Musée d'art contemporain
de Montréal

Date: mercredi 13 mai à 17 h 30
Lieu: 185, rue Sainte-Catherine Ouest
Coût: 25 \$ non-membre - gratuit pour
les membres du Club
Inscription sur place possible



Faites partie d'un Club dynamique pour être à la fine pointe de l'information en art! Adhésion annuelle: 200 \$/personne; 300 \$/couple

Pour renseignements et inscription:
Manon Blanchette (514) 847-6911

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

185, rue Sainte-Catherine Ouest,
Montréal (Québec) H2X 3X5

Place-des-Arts

L'enfant qui rêvait d'être un arbre



Un roman tendre
et attachant de
Claude Daigneault

200 pages

18,95 \$



Les Éditions LOGIQUES - Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, rue de Condé, Montréal (Québec) H3K 2E4 • Tél.: 933-2225 • Fax: 933-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

charles gagnon observations

Cent onze photographies réalisées entre 1965 et 1991
par l'artiste québécois Charles Gagnon.
Du 2 mai au 27 septembre 1998

Renseignements
(418) 643-2150
http://www.mdq.org

Heures d'ouverture
Du mardi au dimanche de 11 h à 17 h 45;
le mercredi de 11 h à 20 h 45.

Droits d'entrée
5,75 \$
(ainé: 4,75 \$; étudiant: 2,75 \$; moins de 16 ans: gratuit)



MUSÉE DU QUÉBEC

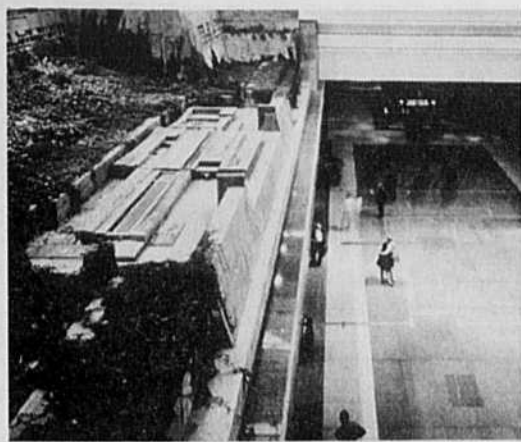
Parc des Champs-de-Bataille, Québec G1R 5H3

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et
des Communications du Québec.

Charles Gagnon, *Greenwich Village, N.Y., 1966* / *Greenwich Village, N.Y.C., 1966*.
Épreuve à la gélatine argentique, 27,8 x 35,3 cm.
Collection de l'artiste.

LE DEVOIR

FORMES

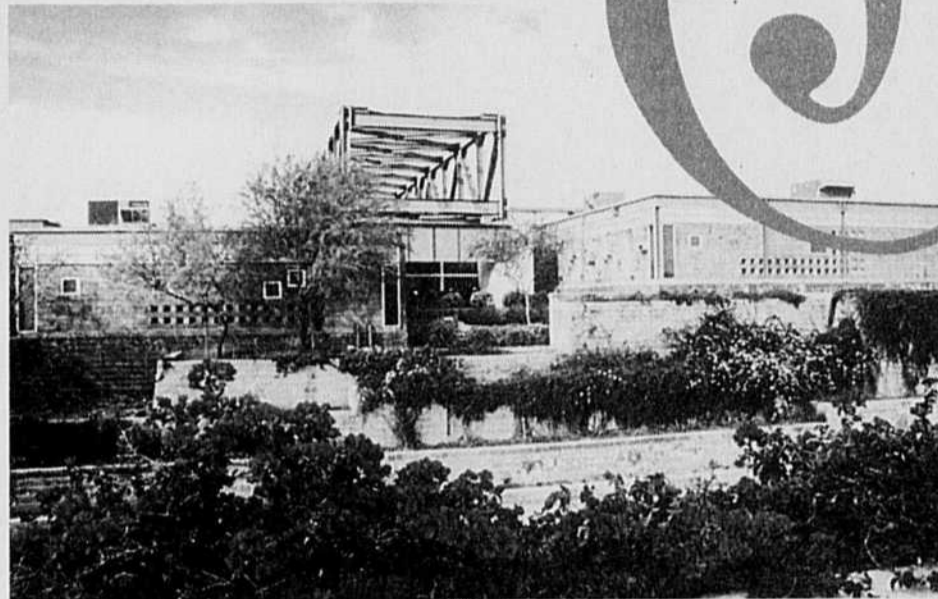


Jardins suspendus, nature architecturée par Michael Singer, au cœur de l'aéroport de Denver

Des déchets aux fleurs, et vice-versa

Quand le Service des travaux publics de Phoenix, en Arizona, a invité le sculpteur bostonien Michael Singer pour lui commander une œuvre d'art, destinée à «décorer» un futur centre de recyclage de déchets, les plans du bâtiment en vue, conçus par une firme d'ingénieurs, étaient si absurdes que Singer n'a pas pu s'empêcher de râler. «Puisque c'est comme ça, faites-nous donc une contre-proposition», lui lancèrent en défi les Travaux publics. «Chiche!», répondit l'artiste. Aujourd'hui, dans le désert de Phoenix, là où la fleur pousse sur le déchet, le Centre de recyclage conçu par une équipe d'architectes, d'urbanistes et de paysagistes sous la gouverne de Singer n'est toujours pas orné de sculpture. Mais il a coûté six millions de moins que selon les plans initiaux et il fait école dans toute l'Amérique. Centre éducatif et de sensibilisation, il reçoit les foules visiteuses. Il a même donné envie au Service des parcs de Montréal de rencontrer Michael Singer pour lui montrer la carrière Miron...

Le rendez-vous se fera par l'initiative de la galerie 200m² (au 460, rue Sainte-Catherine Ouest) qui propose actuellement une superbe exposition sur Singer. Courez-y, et surtout, lisez les histoires qui accompagnent les photos de ses œuvres, souvent des installations dans des lieux publics. Michael Singer a commencé par vivre dans le bois et par y créer en ermite, avant d'être acheté par le Guggenheim ou de construire des jardins en Europe. Est-ce cela qui lui donne, en plus d'un sens aigu des sites et de leur rapport au construit, cette assurance pleine d'assise? A New Haven, là encore, au lieu de présenter une sculpture publique, comme un concours l'y invitait, il a offert à la Ville de préparer un plan d'urbanisme pour toute la zone concernée. Tout l'aménagement du port de New Haven sera repensé par son équipe. Persuasif, le doux monsieur.



Les déchets en fleurs de Michael Singer

Il est passé de mode, le temps de la «conquête» des espaces vierges à la tronçonneuse. Même si l'attitude d'Hydro, ces temps-ci, nous en ferait douter. Voici trois exemples d'aménagements indiquant que l'homme contemporain en a soupé de jouer les défricheurs au front de bœuf. Il veut tisser, en raffiné, le construit et le naturel, afin que les deux s'entrelacent. Et cela ne peut se faire qu'à une condition: la concertation! Ainsi le prouvent les expériences du parc Bellerive, du centre de déchets de Phoenix et du développement du mont Oscar.

Sophie Gironnay

Faites-leur voir

En revenant de Rigaud

Sur le flanc ouest de la montagne de Rigaud, à mi-chemin de Rigaud et de Saint-Lazare, se trouve le joli mont Oscar, dans la petite municipalité de Très-Saint-Rédempteur. Deux propriétaires se partagent 75 hectares et commencent ces jours-ci à y construire un développement domiciliaire...

«Horreur et sacrilège!», vous entendez-vous déjà hurler. Mais rassurez-vous. La Ville, soumise depuis longtemps à un plan d'aménagement conçu par le bureau d'urbanistes Daniel Gauthier et associés, n'a pas laissé faire n'importe quoi. «Quand M. Verrier est arrivé avec son plan de lotissement, la Ville nous a consultés», raconte Pierre Malo, urbaniste de chez Gauthier. «Déjà, ce projet n'était pas conforme aux codes de la Ville. Mais nous voulions aller plus loin. Au lieu d'agir par la coercition, nous avons travaillé très fort pour asseoir tout le monde à la même table et pour mettre au point, tous ensemble, un plan d'aménagement qui tire parti des beautés du site.»

Le deuxième proprio impliqué est la chic Auberge des Gallant, haut lieu de congrès et relais de silence, qui voulait se construire une cabane à sucre. On a mis tout cela en veilleuse, le temps d'étudier à fond le terrain, de lancer sur ses pentes et dans ses sous-bois des casse-cous experts en faune, en topographie et en sports de plein air. Après deux ans naissant enfin le tant attendu PIIA, le «plan d'implantation et d'intégration architecturale».

Au total, 33 maisons se répartiront sur des terrains de 7500 m² chacun, au sein d'un domaine qu'on veut raccorder au vaste réseau récréotouristique de la MRC Vaudreuil-Soulanges. Sentiers équestres et piétonniers, pistes de ski serpentent la région et se continuent dans le domaine. L'auberge aura son érablière mais vend aussi des lots à bâtir.

Au lieu de découper les lots en tranches égales façon banlieue, on prévoit des terrains plus petits, savamment placés pour que soient préservés les ravages de chevreuils, les points de vue, les pentes. Les espaces publics ou laissés libres, ajoutés à ceux voués aux circulations récréatives, occuperont 50 % des 75 hectares. Chaque acheteur de lot qui se construira devra respecter des règles sévères. Par exemple, il est interdit d'abattre plus de 10 % de ses arbres ou de faire du remblais. «Ce n'est peut-être pas un projet jazzé comme ceux dont vous parlez d'habitude», me dit Pierre Malo, mais il présente son intérêt par le contexte.»

C'est vrai. D'ailleurs, moi, vous savez, le jazz... Je préfère le son du cor, le soir au fond des bois.

le fleuve

Quand Bellerive chaloupe...

Le parc Bellerive est l'un des secrets les mieux gardés de l'île de Montréal. Commencant à l'est du tunnel Louis-Hippolyte-LaFontaine, cette large bande d'espace vert longe le Saint-Laurent sur 2,2 km. Le grand vent du large vous enfle les poumons tandis que sous vos yeux défilent les cargos et qu'ondulent, au loin, les îles de Boucherville. Depuis le cœur de ce quartier, appelé jadis Tétraultville, plusieurs parcs, en indentation, viennent se raccorder à la bande de rive. Si bien que pour les résidents, ce réseau d'eau et de verdure est le principal attrait de leur coin, humble mais bien vivant. Dans le bon vieux temps d'avant-guerre, chaque riverain avait sa chaloupe. «Quand retrouvons-nous notre débarcadère?», s'impatientent ceux qui s'en souviennent...

«Ca viendra peut-être, mais il faut du temps!», rigole Yoland Bergeron, plus optimiste et plus actif que jamais au sein de l'association des citoyens. Il en a fallu des batailles pour que les autorités finissent par considérer ce territoire sous l'angle d'un parc à mettre en valeur — le gouvernement du Québec est propriétaire et le Service des parcs de Montréal administre. «Dans les années 60, le premier plan d'aménagement envisagé, c'était un buton gazonné qui aurait caché trois étages de conteneurs, car le Port, tout voisin, rêvait d'expansion!»

D'audiences publiques en dépôts de mémoires, les citoyens ont réussi, ces derniers 15 ans, à faire éliminer les montagnes de sel qui cachaient le fleuve, à stopper le déversement des neiges usées et le bal des camions, à faire installer une navette d'été vers les îles de Boucherville. En 1994, les citoyens ont joint le module de recherche Studio Cube, relié au département de design de l'UQAM. A leur demande, le professeur Börk Bergman et six étudiants ont élaboré, gratuitement, un vaste plan d'aménagement.

Dans son design, le plan Bergman, clair et sensible, tient compte du dessin «en redents» de la trame urbaine, intègre les équipements existants, dont la piscine extérieure, et dessine un chemin sinueux qui fait écho aux lignes des vagues. Nature et civilisation sont imbriquées élégamment. «Jusqu'à maintenant, c'est le seul plan d'aménagement qui englobe tout notre réseau vert et qui tient le mieux compte de nos besoins», affirme Yoland Bergeron.

De son côté, le professeur Bergman a poursuivi de longues réflexions théoriques à propos des rives du Saint-Laurent et de leur rapport avec le bâti. Le concept, qu'il nomme la «paroi noble» (par allusion au «piano noble», ou étage noble, de Palladio), lui permet de repenser, sous l'angle de l'architecture actuelle, le tracé du chemin du Roy, l'orientation historique des rangs, des façades, des galeries. Ces travaux faisaient l'objet d'une récente exposition au Centre de design de l'UQAM (encore visible sur le Net au www.unites.uqam.ca/design). Nul doute qu'ils ont nourri son plan dit de la Promenade Bellerive comme aussi les visites et les entrevues faites in situ par ses étudiants.

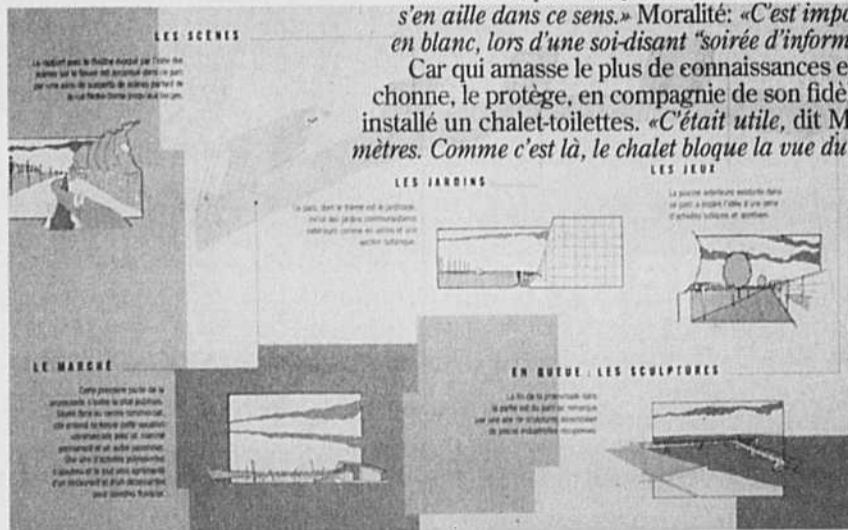
«C'est bête parce que nous, pendant ce temps, raconte Liliane Brault, chargée de projet au Service des parcs, on a commandé une étude, pour le secteur est du parc seulement, à la firme privée Trédec Experts Conseils. On a su trop tard que l'UQAM travaillait là-dessus. Pourtant, on était très ouverts. On veut consulter la population. Avoir su...» Oups... Aujourd'hui, dans la partie est, la Ville réalise en effet des travaux d'un million de dollars pour consolider les rives, mettre des lampadaires, des bancs, selon les plans de Trédec.

Le plan de l'UQAM sera donc inutile? Pas vraiment, explique Yoland Bergeron, confirmant d'un même souffle la bonne volonté du Service des parcs. «Quand la Ville nous est arrivée avec le projet Trédec, nous, on avait en tête celui des étudiants. On a poussé pour que ça s'en aille dans ce sens.» Moralité: «C'est important d'associer les gens au processus d'élaboration au lieu de leur parachuter un projet, de but en blanc, lors d'une soi-disant «soirée d'information» où chacun réagit, à froid, en ne voyant que le négatif.»

Car qui amasse le plus de connaissances et d'idées sur le bon usage d'un site, sinon celui qui le parcourt chaque jour, le nettoie, le bichonne, le protège, en compagnie de son fidèle toutou? L'an dernier, le Service des parcs a fait quelques travaux dans la partie ouest et installé un chalet-toilettes. «C'était utile, dit M. Bergeron, mais s'ils nous avaient consultés, on leur aurait dit de le tasser de quelques mètres. Comme c'est là, le chalet bloque la vue du fleuve à tous les résidents de la rue Mercier.» Re-oups...

Développement prudent sur le mont Oscar

Promenade Bellerive (dans l'est de Montréal), vue par Studio Cube, actuellement exposée avec sa maquette dans le hall du Centre de design de l'UQAM



Tissage

L'idée de tissage entre le naturel et le culturel est bien approfondie dans une exposition mettant en parallèle des photos de Mia et Klaus et des œuvres de la tisserande Carole Simard-Laflamme, architecte de formation (jusqu'au 16 mai au scandaleusement hideux Musée des arts et traditions populaires de Trois-Rivières). Et surtout dans le superbe catalogue qui, sous le même titre, De Natura (éditions Le Sabord), rassemble des textes de 17 têtes d'affiche de 15 disciplines diverses dont Hubert Reeves, Pierre Dansereau, Michel Lessard, Jacques Giraldeau, Michel Dallaire, etc.

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0881
E-mail : idm@idm.qc.ca
Site web : <http://www.idm.qc.ca>

Prix du Design industriel pour Le Système Jardibac^{MC} de Michel Dallaire Design Industriel inc.

L'Institut de Design Montréal a le plaisir d'annoncer que Michel Dallaire Design Industriel inc. vient de remporter, à Genève, à l'occasion du 26^e Salon international des inventions, techniques et produits nouveaux, le prestigieux Prix du Design industriel pour Le Système Jardibac^{MC}.

Il s'agit du seul et unique prix annuel décerné dans cette catégorie. Le Système Jardibac^{MC} est un concept de contenants horticoles jumelables et modulaires pourvus

d'une interface de radications internes, breveté par Biotop Technologies inc. Le produit est fabriqué et commercialisé par la firme Plastique DCN inc. de Warwick, Québec.

Ce projet a reçu l'appui de l'Institut, en 1996, dans le cadre de son Programme pour stimuler la recherche appliquée en design (SRAD), volet 1 et s'est classé finaliste dans la deuxième édition des Prix de l'IDM 1996-1997.

Du nouveau à la Galerie de l'IDM

Mise sur pied pour faire connaître et apprécier le rôle fondamental du design dans le développement de nouveaux produits, la Galerie de l'IDM propose la découverte des plus beaux objets design du printemps.

Située dans l'aire commerciale du Marché Bonsecours, rue Saint-Paul, dans le Vieux-Montréal, elle est ouverte tous les jours. On peut rejoindre son personnel au (514) 866-1255.

Galerie

IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!
Heures d'ouverture de la Galerie IDM :
Du lundi au samedi, de 11 h à 18 h
Le dimanche, de 11 h à 17 h